

TELLE FUT MA VIE



a. Lasorde

*"Toi qui cherches, toi qui doutes,
prête l'oreille à ma chanson"*

AVANT-PROPOS

Dans le déroulement de toute une vie, on est déterminé par son hérédité et par tout un environnement social, culturel et éducatif. Les uns et les autres nous façonnent à des degrés divers.

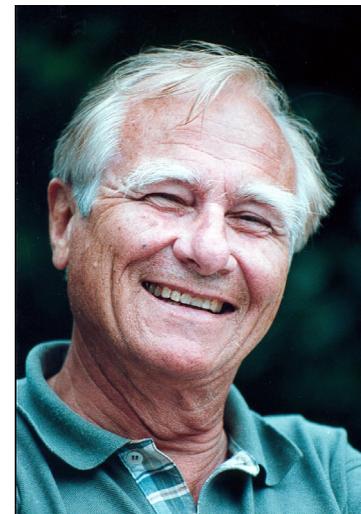
Cependant si certains faits, certains moments, certaines personnes ont pris une part plus prépondérante à l'élaboration de notre caractère, il subsiste, tel un diamant, une part privilégiée, une fraction de liberté dans les choix que nous avons à faire. C'est ce qui caractérise la forte identité de chaque être humain. C'est une composante essentielle de sa personnalité.

Aussi minime soit-elle, cette petite part de liberté est inestimable. Elle nous permet, le moment venu, de prendre des décisions importantes. Celles-ci, prises à des moments rares et privilégiés, sont déterminantes dans le déroulement de sa vie : le choix d'un métier, celui de sa compagne entre autres.

Dans un rapide tour d'horizon concernant ma famille et ma vie, je dois l'élaboration de mon identité, de mon caractère, de mon tempérament en tout premier chef à mes parents qui surent prendre à bon escient des options difficiles, à mes éducateurs, les Jésuites, qui surent respecter ma personnalité tout en la structurant, à mes études de médecine, à la conférence Laënnec, au scoutisme. Tels furent les moments forts d'une **première étape** de vie qui de l'enfance passe à l'adolescence et où émerge l'âge adulte.



Antoine à 5 ans



Antoine à 75 ans

Une **deuxième étape** de mon existence est celle constituée par la prise de responsabilités.

C'est tout d'abord l'engagement conjugal en 1953.

Essentiel fut le choix de Denise qui serait à la fois la compagne de ma vie et l'expression toujours renouvelée d'un amour qui se construit tout au long d'une vie et présente ainsi des facettes multiples. Le choix de la mère d'enfants que Dieu nous accordera, le choix de la partenaire capable d'affronter les difficultés et de se réjouir des merveilleux moments de bonheur égrenés tout au long d'une existence commune. Elle fut ce choix et ce fut un très bon choix, solide et réciproque. Nous sommes très différents de tempérament, mais nous avons en commun les mêmes valeurs humanistes, un même idéal de vie, les mêmes convictions religieuses et la volonté de créer une famille car nous aimions les enfants.

Nous avons été complémentaires pour mener à bien les projets que nous nous étions fixés : nous aimer, avoir et élever des enfants pour en faire des êtres responsables, accomplir nos projets personnels, en un mot vivre heureux et engagés dans la vie sous la conduite de Dieu.

A côté de cette prise de responsabilités familiales, il y eut mon engagement professionnel : l'installation d'un médecin pose de nombreux problèmes. Quelle médecine pratiquer ? Une spécialité ou la médecine générale ? Où s'installer : en ville, en centre ville ou dans les quartiers périphériques ? Dans une grande ville ou dans une petite agglomération ? à la campagne ? En milieu mi-rural, mi-urbain ? Le choix du Havre, d'un quartier de grands ensembles avec zones de petits pavillons situé dans le nord de cette grande ville, le Haut-Graville/Sanvic répondait à

deux de mes préoccupations : permettre à ma famille de vivre dans une ville où les enfants pourraient rester avec nous jusqu'aux études supérieures et pratiquer la médecine dans un environnement social à la fois chaleureux et exigeant, en un mot répondre à ma vocation de médecin de famille dans un quartier populaire.

Installé en 1953, le 9 Novembre, je créai en mai 1958, avec Bernard Schwartz, un des premiers cabinets de groupe en France, qui s'agrandit pour réunir six médecins lors de mon départ en retraite en 1990. Médecin de médecine générale, médecin de famille, ce fut mon métier. Il me convint et je m'y suis pleinement épanoui malgré un travail harassant : les relations chaleureuses de ma clientèle plutôt populaire mais cependant très diverse sociologiquement furent un facteur de bonheur. Mais aussi, l'évolution des progrès assez extraordinaires de la médecine à cette époque (antibiotiques et vaccins qui maîtrisèrent nombre de maladies infectieuses souvent mortelles ou laissant des handicaps à vie, la cortisone, les impressionnants progrès de la chirurgie et de l'anesthésie, le développement spectaculaire de l'imagerie médicale, les progrès de la cancérologie). J'ai exercé à une période où on bénéficiait encore de la liberté donc de la responsabilité dans l'exercice médical. Telles furent les raisons de ce bonheur professionnel.

Enfin c'est en cette période que furent prises mes responsabilités de citoyen : d'abord adhérent au syndicat des omnipraticiens du Havre, puis engagé en 1968 dans le monde associatif : le mouvement des parents d'élèves, la P.E.E.P. dont je devins en 1974 le président national. Enfin, je fus introduit dans le monde politique en tant que

conseiller général de la Seine-Maritime en 1981 et conseiller municipal du Havre en 1982.

Je crois important de souligner ici qu'une personnalité politique a toujours été présente à mon esprit dans toutes les décisions que j'ai eu à prendre lors des différentes responsabilités citoyennes que j'ai assumées : celle du Général de Gaulle, dont j'appréciais la probité, le pragmatisme, la vision prospective et internationale des problèmes politiques. Je partageais enfin la conscience qu'il avait de la place de la France dans le monde : "*il existe un pacte vingt fois séculaire entre la grandeur de la France et la liberté du monde*" (Ch. de Gaulle).

Telles furent à grands traits les options essentielles de ma vie.

De son côté, Denise, lorsque furent scolarisés nos cinq enfants en 1966, désira travailler comme professeur. Ce qu'elle fit en plein accord avec moi. Elle fut professeur de Lettres au Lycée Technique Privé Jeanne d'Arc à Sainte-Adresse, dont elle devint directrice, c'est-à-dire proviseure en 1976.

Ces décisions furent assumées en foyer.

Je crois que nous avons su nous respecter dans nos divers choix de vie, permettant à l'un et à l'autre de réaliser ses projets. C'est là, je crois, une des raisons essentielles de notre bonne entente et d'une certaine réussite de nos actions.

Comment ne pas être reconnaissant à Denise d'avoir accepté et supporté mes options de plus en plus astreignantes et surtout d'avoir su assumer au delà de sa lourde activité professionnelle, la responsabilité éducative

des cinq enfants à cette période d'enfance et d'adolescence où la sollicitude des parents est essentielle. Sa présence, son attention à chacun, son intelligence, son équilibre et sa forte personnalité à la fois ferme et douce permirent à chacun de nos enfants de s'épanouir. Je peux témoigner qu'elle a vraiment été l'âme du foyer.

Enfin, **la troisième étape** est celle de la mise en repli des activités professionnelles et politiques : la retraite.

Deux préoccupations se font alors jour : garder des occupations totalement désintéressées dans le monde associatif et orienter ses préoccupations vers les enfants et surtout les petits-enfants qui peu à peu prennent place dans le coeur de leurs grands-parents. Apparaît à cette période un nouveau mode de vie à deux : le temps disponible permet une découverte mutuelle à la fois plus riche et plus quotidienne. Nouveau mode de vie où se rencontrent des préoccupations communes longuement édifiées au cours de quarante années de vie conjugale, où la diversité des deux époux s'harmonise dans leurs goûts pour la musique, la peinture, la lecture et se réunit dans leurs aspirations essentielles : participer au bonheur de ceux qui nous entourent et approfondir notre réflexion religieuse : Dieu étant celui qui nous a donné la vie et qui a inspiré la plus grande partie de notre existence.

La retraite est cette étape de vie qui mène à la mort. Je l'envisage sans appréhension, lorsque Dieu jugera du moment.

Durant cette dernière phase, le temps prend un tout autre rythme, l'esprit se libère d'un quotidien trop

absorbant et les moments de la réflexion, de la méditation et de la prière ouvrent des horizons méconnus jusqu'alors. Temps de patience et d'impatiences, temps d'attention plus soutenue aux autres, temps d'activités variées, temps de joies mais aussi d'infinie tristesse à la mort tragique du petit Albert en 1999. Temps d'orages aussi quand dans un ciel qui paraissait serein éclatèrent des accidents de santé : un accident cardiaque pour Denise en 1994 et un cancer de l'estomac pour moi en 2001. Lors de ces trois événements se sont exprimées avec ampleur les attentions multiples de la famille et des amis, témoignages d'une affection et d'une amitié longuement structurées au long de nos quarante à cinquante années de vie commune.

En conclusion de ce survol dense et rapide de ma vie, il m'apparaît important de souligner que trois personnes furent mes références durant toute mon existence, à des niveaux, à des plans évidemment très différents.

D'abord sur le plan spirituel, essentiel dans l'équilibre de ma vie humaine, je fus guidé par ma foi en mon Dieu : Jésus-Christ.

Puis sur le plan familial, pour réaliser le but prioritaire de ma vie, créer une cellule familiale, capitales furent la présence et l'action de Denise, ma femme.

Enfin, au niveau de l'engagement social, associatif et politique, je me référais à de Gaulle, dont l'indépendance d'esprit, la réflexion prévisionnelle et le désintéressement décidèrent de mon adhésion à sa personnalité.

Evidemment, je fus influencé par des personnages célèbres comme Gandhi, Martin Luther King, Teilhard de Chardin, Camus, Einstein, Aristote, Saint Thomas

d'Aquin, Saint François d'Assise, Ignace de Loyola, Mauriac, les professeurs Robert Debré et Jean Bernard ; ma vie fut agrémentée par de grands musiciens comme Bach, Haendel, Mozart, Beethoven, Schubert, Ravel ou Strawinski ou par de grands peintres comme Vermeer, Van Eyck, Rembrandt, Michel-Ange, Claude Monet et les impressionnistes. Certes j'ai bénéficié aussi de l'attention éducative de mes chers parents et des pères jésuites mais les trois êtres auxquels je fis constante référence furent Jésus-Christ, de Gaulle et Denise. Ils m'inspirèrent, me guidèrent et je leur dois l'essentiel des réalisations positives que j'ai pu conduire tout au long de ces trois quarts de siècle.

Telles furent les étapes de ma vie, et l'importance prise par ce que j'ai appelé "mes références".

Mais une vie est évidemment influencée par les événements qu'on traverse et qui parfois vous marquent. Et en tournant mon regard sur les moments importants de l'histoire du XXe siècle, je suis impressionné par les bouleversements de la vie des hommes et des femmes qui y ont vécu.

Ainsi, personnellement, j'ai vécu dans un siècle riche de ses multiples découvertes techniques qui ont transformé la vie :

- progrès de la médecine (découverte des antibiotiques et de la cortisone, généralisation des vaccins, implantations chirurgicales d'organes, progrès des traitements des cancers) que peut mesurer le formidable allongement de l'espérance de vie,
- accélération des moyens de transports (aviation, TGV, automobile),
- essor des médias (radio, télévision, minitel, internet),
- découverte et développement de l'énergie nucléaire,
- sensibilisation des esprits aux problèmes écologiques.

Mais ce fut aussi un siècle témoin de deux guerres mondiales et de révolutions économiques et politiques, qui ont bouleversé la vie de générations d'hommes et de femmes; le XXème siècle fut la période peut-être la plus atroce de l'histoire de l'humanité où les génocides nazis et soviétiques ont exterminé des millions d'hommes. Il fut aussi un siècle où s'accroît l'écart entre les pays riches et les plus pauvres, et un siècle où la préoccupation religieuse s'amenuisa sur tous les continents et dans toutes les religions. Ce fut encore la période où s'accomplit la décolonisation. Elle répondait à de justes aspirations mais les conséquences provoquèrent trop souvent guerres

civiles, détérioration économique, épidémies (sida) qui dégradèrent le niveau de vie de nombreux pays, en Afrique tout particulièrement.

Si je réduis mon champ de vision à la France, j'eus le privilège de vivre ce siècle dans cet admirable pays. Très tôt, je fus sensibilisé aux avancées sociales, avec l'institution des congés payés par le Front populaire en 1936. Je connus aussi Munich, en 1938 et de 1939 à 1945 la guerre et ses lourdes difficultés : les bombardements, la faim, le froid certes. Mais je retiendrai surtout de cette période la souffrance physique et morale d'être privé de liberté sous l'occupation allemande. Je pense en avoir davantage été marqué que par les privations. Nous avons aussi traversé les guerres d'indépendance du Viêt-Nam et de l'Algérie, cette impressionnante révolution des esprits que constitua mai 68, et avons constaté les effets de la libération de la femme qui transforma la vie de la société.

Cette énumération rapide d'événements apparaît véritablement impressionnante quand on les situe dans l'histoire de l'humanité.

**1925-1936 L'enfance, l'adolescence
La Rochelle, Malo les Bains, Fécamp**



Louis 1892-1985



Louise 1893-1994



Jean-Louis 1921-2004



Louis 1929

Mes parents, mes frères

Nous étions une famille de trois enfants, trois frères : Jean-Louis, Antoine et Louis. Famille joyeuse grâce à l'entrain de maman, aux espiègleries de Jean-Louis, unie par une bonne entente entre Papa et Maman et entre nous trois.

Papa et Maman se marièrent en 1920 à Malo les Bains d'où était originaire la famille de Maman : Arsène et Lucie Duchastelle, née Secq, et leurs trois filles : Lucienne, Adeline, et Louise, notre maman, née en 1893. Bon Papa était officier mécanicien sur la drague du port de Dunkerque, Bonne Maman tenait avec ses trois filles un commerce de papeterie-librairie à Dunkerque. Lors de la guerre de 1914-1918, ils s'étaient réfugiés à Chatelaillon, près de La Rochelle où ils connurent les Lagarde dont le fils, Louis, était au front. C'est en 1919 que Papa et Maman se rencontrèrent pour la première fois et qu'émergea leur amour.

Papa, lui, était né à Talence près de Bordeaux en 1892. Il travaillait avec son frère, Fernand, chez son père, Clodomir, qui avait créé une sècherie de morues, d'abord à Bègles près de Bordeaux, puis à Périgny, près de La Rochelle.

A la fin de la guerre, en 1920, Papa eut sa situation à Fécamp dans la compagnie Charles Le Borgne, armement et société de traitement du poisson dont une sècherie de morues. Papa et Maman y vécurent 4 ans. La santé de Papa nécessita alors de revenir à La Rochelle dont le climat devait mieux lui convenir. En 1921, le 7 novembre, Jean-

Louis est né à Fécamp. C'est en 1925 que la famille s'installa à La Rochelle, 27 rue Saint-Louis, où je naquis le 1er octobre et où est né Louis, le 7 août 1929. Nous vécûmes 11 ans à La Rochelle, jusqu'en 1936 où la grave crise économique nécessita d'une part que maman travaille dans un chai, un entrepôt de vins, en 1935 et 1936 et que finalement nous quittions La Rochelle pour revenir à Fécamp.

De cette période d'enfance (1 à 10 ans) à La Rochelle me restent les souvenirs de cette ambiance familiale chaleureuse, des vacances d'été passées à Malo les Bains, de ma scolarité à l'Ecole Fénelon, allant du primaire au baccalauréat, dirigée par les Pères Maristes qui me donnèrent ma première initiation religieuse.

La Rochelle est une très jolie ville, originale avec ses tours d'entrée du port, ses vieilles rues, dont certaines recouvertes pour atténuer les intempéries dont la canicule l'été et ses orages intenses et passagers. C'était encore l'époque où les autos étaient rares et nous faisons presque tous nos déplacements à pied : les allers et retours de l'école, les courses au marché, très pittoresque, la longue promenade qui nous menait pendant la belle saison de la maison à la plage en passant par le parc Charruyer.

Nous habitions une maison bâtie sur deux étages et un grenier dans lequel j'aimais me réfugier quand rentrant de l'école je sentais l'odeur abhorrée de la soupe aux potirons. Nous allions seuls à l'école, distante de deux kilomètres environ. Lorsque papa m'accompagnait, ce qui était rare, je lui récitais mes leçons le long du chemin, dont les tables de multiplication.



Louis Lagarde, son père, à La Rochelle

Nous traversions une assez vaste place sur laquelle se situait une grande caserne de Sénégalais qui nous impressionnaient et que nous saluions par un "aliséké", bonjour. Quelquefois, Bon Papa venait à La Rochelle ; il nous attendait alors à la sortie de l'école et avait la curieuse idée de nous faire faire pipi dans le ruisseau, ce qui me gênait beaucoup.



Antoine en 1926

Je garde très vivantes dans mon esprit les premières maîtresses d'école : Mesdemoiselles Marie et Sylvie, religieuses sécularisées depuis les lois de séparation de l'Eglise et de l'Etat du début du siècle, institutrices exigeantes et sévères, qui savaient se faire écouter. A cette époque nous rentrions à l'école primaire, en 11ème (Cours préparatoire actuel) à l'âge de cinq ans.

J'aimais l'école et apprenais convenablement puisqu'à Noël je lisais de petits textes. Je garde un excellent souvenir de ma 7ème (CM2) avec Mademoiselle Fauvelet que j'écoutais avec ferveur et à 10 ans, je passais en 6ème, classe dont je ne garde pas de souvenir marquant. J'avais de bons camarades. Les récréations étaient occupées par des jeux de gendarmes et de voleurs ou par des parties de barres ou d'épervier.

Nous sortions à 4 heures en même temps que les filles de l'école communale située dans la même rue et que nous poursuivions pour attraper leurs nattes en criant "hou, hou les drôlesses !" ce qui nous valait évidemment moult réprimandes... Avant de sortir, nous traversions un couloir devant la classe de Mademoiselle Sylvie, institutrice sévère mais appréciée. Nous passions en courant et en criant "salsifi, sale ses fesses" : charmants bambins vraiment bien élevés !

Nos résultats scolaires étaient encouragés par de petites sommes d'argent quand nous étions premier ou second. Dès la classe de 8ème ou de 7ème, je rêvais d'un vélo. Mon idole était Antonin Magne, un grand champion cycliste, champion du Monde, vainqueur du Tour de France et du Grand Prix des Nations, une course contre la montre. Quelquefois, en rentrant de l'école, je faisais un détour pour passer rue Massiou où se trouvait l'objet de mes rêves, un vélo "Marpont" que je contemplais avec envie. Il était le but de mes efforts. J'accumulais avec patience et ténacité les économies. Quand nous partîmes à Fécamp, en 1936, j'étais sur le point de l'acheter. Mais le rêve resta entier.

A La Rochelle, Jean-Louis et moi avons appris le piano. Je le fis avec une application qui contrastait avec la désinvolture de Jean-Louis qui ne se mettait à préparer les examens de passage que 10 à 15 jours avant, accaparant alors le piano. Et lors de ces examens, son talent, ses qualités musicales l'emportaient de loin sur ma prestation. Le don, je vous dis, qu'il a dû transmettre à sa fille Marie-Christine.

Parmi mes amis il y en avait un -je ne me rappelle pas son nom-, dont les parents tenaient un café. Je passais assez souvent le voir pour jouer avec lui aux "petits chevaux" et au billard.

Nous allions rarement au cinéma. J'étais un enfant plutôt docile, je crois l'avoir déjà dit. En voici une preuve : lorsqu'il y avait des passages scabreux, -à cette époque il s'agissait de baisers sur la bouche... !!- Maman me disait "Ferme les yeux" et j'obéissais !

Un des souvenirs les plus marquants de cette période rochelaise fut ma première communion faite à l'âge de sept ans. J'y fus très attentif. Nous n'étions pas une famille très "pieuse" bien que "pratiquante". Et pourtant, je décidai d'aller à la messe un jour de la semaine à 7 heures 30. Je le fis assez régulièrement jusqu'à 10 ans. A cette époque, il fallait partir à jeun pour pouvoir communier. Après la messe, j'allais acheter un petit pain 20 puis 25 centimes à la "boulangerie actionnaire" située à la porte du collège. Qu'est-ce qui m'a motivé? Je ne me rappelle pas avoir été influencé par un éducateur. Je pense plutôt avoir été très intéressé par l'importance de Dieu, la notion confuse de la relativité des choses... Pourquoi certains enfants ne trouvent-ils aucun intérêt, voire de l'ennui, à prier, alors que d'autres apprécient cette dimension de la personnalité? C'est curieux : je pense au livre du Professeur Robert Debré "Ce que je crois" où abordant ce sujet et constatant son agnosticisme alors qu'il fut élevé dans une famille de rabbins, évoque parmi les fondements de la croyance religieuse une base chromosomique ! Ce qui me paraît assez plausible et mérite réflexion.



**Clodomir Lagarde et Marie née Saviton,
ses grands-parents paternels**



**Arsène Duchastelle et Lucie née Secq,
ses grands-parents maternels dans la Villa Neptune**

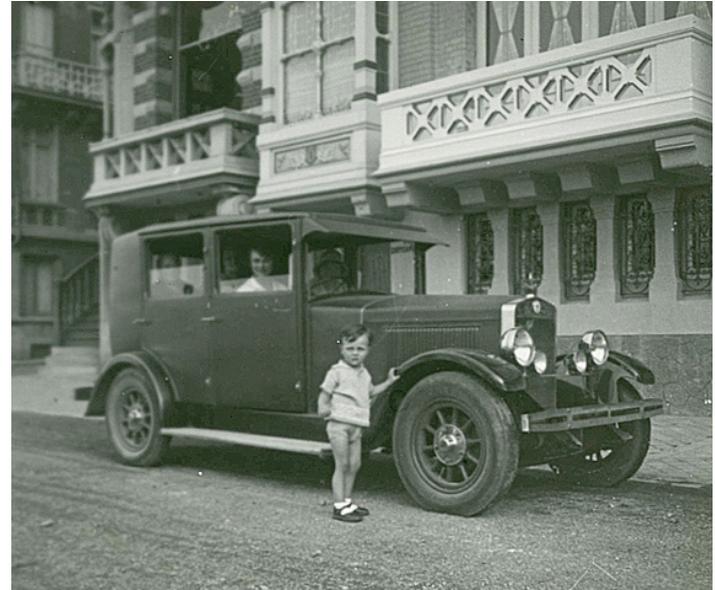
Le dimanche, au printemps et en été, nous allions souvent sur la grande plage de Chatelaillon. Le soir, papa ouvrait des huîtres. J'aimais rester à côté de lui et je mangeais les couvercles. Nous allions parfois aussi à Périgny à la sécherie de morues, où il y avait un petit pavillon pour pique-niquer. On y allait voir l'élevage de lapins entrepris par papa. Beaucoup d'entre eux surent creuser des galeries pour s'enfuir dans la nature mais le souvenir très désagréable qui reste en nos mémoires fut le goût horrible de ces lapins, nourris qu'ils étaient de foies de morues !!!!

L'image des vacances, le plaisir attaché à ce mot magique de vacances, étaient pour nous liés à deux termes: Malo les Bains et la "villa Neptune" de Bon Papa et de Bonne Maman qui nous y accueillaient tous les ans.

Nous partions début juillet de La Rochelle et ce n'était pas une petite affaire de parcourir dans la Berliet les 600 kms qui nous séparaient de Dunkerque. Nous le faisons en 15 heures partant à 6 h pour arriver fourbus à 21 h.

Ces vacances étaient une vraie fête pour tous les cousins qui se retrouvaient chez Bon Papa et Bonne Maman dans leur magnifique "villa Neptune" qui donnait sur la digue face à la plage. C'est plus tard qu'on apprécie l'importance de ces rencontres familiales.

Depuis cette époque et jusqu'à maintenant des liens étroits se sont tissés dans cette famille Duchastelle, et nous nous retrouvons toujours avec beaucoup de régularité aux fêtes familiales des uns et des autres. Chez les Delmotte, Tonton Paul avait épousé Lucienne, Tante Luce, l'aînée des trois filles Duchastelle : ils eurent trois enfants Arsène dit Nito (1917), Pierre (1920) et Paulette (1928).



Antoine à Malo les bains

A Malo, ils habitaient au rez-de-chaussée de la Villa Neptune. La deuxième fille, Adeline, avait épousé Germain Benoît, un industriel de la teinture de velours à Amiens. Ils eurent eux aussi trois enfants : Ginette (1915), Lucie (1919) et Emile dit Milo (1922). A Malo, les Benoît étaient dans une location alors que nous, les Lagarde, vivions aux 1er et 2ème étages avec Bon Papa et Bonne Maman.

Selon les âges, des groupes se formaient : Les aînés, Ginette, qui fut toujours le modèle de sérieux et qui a toujours inspiré la confiance, Nito, beaucoup plus fantaisiste, et Lucie, un joyeux boute-en-train ; les entreprenants : Pierre, Jean-Louis, toujours remplis

d'imagination sauf pour les devoirs de vacances et Milo, le cousin qui avait les plus beaux jouets (vélo, trottinette à pédales) qu'il partageait volontiers; enfin les deux plus jeunes Paulette et Louis. Moi, je me trouvais un peu isolé entre ces deux dernières équipes, en raison de la différence d'âge, quatre ans : je participais cependant plutôt aux activités des "grands", qui m'accueillaient toujours avec bienveillance.



à la plage avec les cousins

Pendant ces vacances, nos activités étaient diverses : d'abord les devoirs de vacances que nous faisons le matin; libérés, nous allions sur l'immense plage, assez chaude en juillet-août, très souvent froide, brumeuse et venteuse à partir de la mi-août.

Nous y jouions à la marchande de "boulettes" de sable que nous décorions avec des coquillages et avec des poudres de peinture que nous allions prendre dans l'atelier de Bon Papa. Nous faisons aussi de grands châteaux de sable qui cherchaient à résister aux assauts de la marée montante. Nous tracions encore de grandes pistes sur le sable pour faire des courses de billes qui représentaient les coureurs du Tour de France. Nous allions aussi nous baigner mais n'avons jamais appris à nager.

Certains événements nous sortaient du ronron quotidien: les concours de sable de Banania, Delepaul-Havez, Eleska et les courses de "trottinettes". Au concours de sable, chacun y allait d'enthousiasme car il y avait toujours des lots à gagner. Tous sauf moi qui avais horreur d'avoir toujours à faire une petite maison en haut d'un petit tas de sable, seul fruit de ma pauvre imagination. J'étais conscient que c'était moche et traînais évidemment des pieds pour ne pas y participer.

Parmi les cousins, Nito réalisait de véritables oeuvres d'art : châteaux, voitures, animaux; je me souviens en particulier d'un magnifique crocodile qui lui valut de remporter le premier prix des plages du Nord et d'obtenir un très beau vélo dont le changement de vitesses était incorporé au moyeu arrière.

Parfois, nous décidions de grandes excursions vers la Belgique. Nous allions jusqu'à Bray-Dunes ou la Panne, revenant avec du chocolat et des jeux de cartes, jouant ainsi aux contrebandiers et prenant dans les dunes des chemins détournés pour éviter les douaniers. Le dimanche matin, nous allions à la messe et déjeunions tous ensemble.



Noces d'Or des grands-parents Duchastelle

Parmi les grandes fêtes qui se déroulèrent à Malo les Bains, je me rappelle les noces d'or de mes grands-parents auxquelles ils invitèrent leurs amis dont les noms évoquaient une animalerie: Madame Miquet, les Poulanc, les Lecoq... Grande et belle fête familiale dont il reste une jolie photo de famille regroupant les trois familles et les neuf cousins, tous endimanchés et sérieux.

Une des caractéristiques de la Villa Neptune était son bow-window, vigie de Bon Papa. Il s'y tenait surtout au moment des repas pour observer les traînants.



au centre, la Villa Neptune

Il nous repérait à nos petits chandails rouges, sortait son sifflet, entrouvrait la fenêtre et lançait un coup strident qui faisait courir les retardataires. Dans ce bow-window, il y avait un petit tableau représentant un port de la mer du Nord. On pouvait tirer une petite cordelette qui déclenchait l'air connu de "O toi, ô ma belle inconnue" que nous écoutions avec ravissement.

Nous étions bien dans cette maison. Bon Papa et Bonne Maman s'appréciaient et évitaient tout éclat de voix, bien que les exigences de Bonne Maman indisposassent parfois Bon Papa.

Des deux, c'était Lucie qui avait la forte personnalité et qui dirigeait la maison, toujours bien entretenue; elle laissait à Arsène son domaine réservé, son atelier de bricolage situé au rez-de-chaussée. Bon Papa était un homme droit, tant dans son allure que dans ses principes. Il aimait taquiner, sans jamais une once de méchanceté. Quand il sortait, il se faisait accompagner d'un petit-enfant dont il prenait fermement la main; nous bavardions de choses et d'autres tel le Tour de France dont il connaissait l'intérêt que je lui portais, m'achetant "L'Auto" le journal sportif du moment, pour pouvoir parler de Lapébie, de Speicher, de Stoepel ou d'Antonin Magne, mon idole. Quel événement quand dans les années 30 le tour se termina à Malo les Bains, sur la digue, devant la villa Neptune !

C'est dans son atelier de bricolage que Bon Papa confectionnait chacune des pelles de plage gravées à notre nom; il nous la remettait chaque année, à notre arrivée en vacances, nous recommandant d'en prendre soin et de ne pas la perdre. Cet atelier était celui des trésors et les plus hardis, Nito, Pierre et Jean-Louis en connaissaient les ressources dont les instruments et les peintures en poudre qui ornaient les boulettes de sable. Ils empruntaient sans permission instruments et peintures déclenchant l'ire de Bon Papa.

Ces vacances se déroulaient paisiblement et les rires des cousins agrémentaient l'ambiance sérieuse qui était l'ordinaire de mes grands-parents. Je disais que Bonne Maman me paraissait avoir une forte personnalité : ne disait-on pas qu'Arsène retrouvait Lucie à la sortie des réunions de préparation de la confirmation et que dès ce moment Lucie savait qu'Arsène serait son mari; ne disait-

on pas que jeunes mariés se promenant sur la digue, Bonne Maman admirait la villa Neptune qu'elle avait décidé d'acheter un jour. Ce qui fut fait de longues années après.



arrivée du Tour de France à Malo les Bains

Elle avait aussi le souci de donner à ses filles une "bonne éducation". Malgré les sacrifices que cela entraînait, ses trois filles suivirent leurs études, jusqu'au brevet, chez les Soeurs à La Panne, en Belgique. Elles travaillèrent ensuite avec leur maman à la librairie-papeterie à Dunkerque.

Les trois soeurs s'entendaient bien : Lucienne était la plus entreprenante, Adeline la plus réservée, un peu guindée même, toujours sérieuse et moralisante, Louise, la plus joyeuse. Chacune, mariée, paraissait fière de sa progéniture. Les situations des maris étaient assez différentes mais cela n'a jamais nui à l'entente des ménages, les trois gendres appréciant de se retrouver

quand coïncidait leur venue à Malo : Tonton Paul était le plus présent à Malo. Il était négociant en laine d'Amérique latine et habitait Paris; Tonton Germain, lui, venait d'Amiens et Papa de La Rochelle, qui préoccupé par sa situation ne restait jamais très longtemps avec nous.

De ces vacances à Malo, je garde un souvenir contrasté: j'aimais Bon Papa et Bonne Maman, j'appréciais l'attention que me portait mon Grand Père, l'atmosphère de bonne entente qui régnait entre cousins mais je ne me suis jamais senti intégré dans le groupe des aînés dont les préoccupations étaient différentes des miennes. Je crois aussi que l'absence de Papa me pesait et j'appréciais la fin des vacances permettant le retour à La Rochelle où je retrouverais mon père et mes camarades de classe.

Nous avons reçu une éducation assez attentive, basée sur les principes en valeur à ce moment : il fallait être poli, respectueux, obéissant, bien travailler à l'école. Je ne me souviens pas avoir eu de difficultés à suivre cette ligne de conduite et j'ai le sentiment d'avoir été plutôt un enfant docile. Ce n'était pas le cas de Jean-Louis qui était plutôt espiègle et capricieux jusqu'à provoquer l'achat de martinets et de cravaches, dont les parents excédés se servaient parfois et qui eurent tous le même sort : leur destruction ou leur disparition à la cave. Jean-Louis savait m'entraîner dans ses oeuvres de salut public. Louis, lui, bénéficiait d'un statut privilégié de la part de Badine, notre bonne vendéenne originaire de Moutiers les Maufaits près de Champ St Père, la patrie de Clemenceau. Il était son chouchou et elle le bourrait de petits gâteaux qui lui valurent le ravissant sobriquet de "béné bouftout" donné par ses frères. Ce surnom contrastait avec les "petit Jésus d'au ciel" dont l'affublait Badine. Louis était de nature

douce et appréciait les attentions qu'on avait pour lui. Considéré comme le plus fragile, il bénéficiait de dispense scolaire dès que sa température atteignait 38°. Ce n'était pas notre cas et en 8ème (CM1) je fus même envoyé en classe avec des oreillons assez spectaculaires... dont une bonne partie de la classe hérita, provoquant dans la quinzaine qui suivit la fermeture de la classe, donc des vacances inespérées.

J'appréciais la joie de vivre de Maman, son souci de minimiser les difficultés. Elle s'appuyait beaucoup sur Papa mais son esprit concret savait atténuer les grandes envolées de son mari. Je trouvais maman très belle et les portraits que nous avons conservés d'elle, jeune fille ou jeune mariée, confirment ce jugement d'enfant. Elle avait un visage fin, encadré de cheveux blond cendré, un joli sourire, de petites pommettes et des yeux rieurs qui reflétaient bien sa personnalité. Elle avait une prestance naturelle. En un mot elle représentait bien l'idée qu'on se fait d'une jolie flamande. Maman m'a toujours entouré de son affection et d'une certaine fierté. Je lui ressemblais physiquement mais j'ai toujours eu, je pense, plus d'intimité intellectuelle et morale avec Papa, que j'admirais déjà enfant. Je crois que dès mon enfance, j'ai apprécié qu'il ouvre notre esprit aux problèmes de politique française et étrangère, qu'il exprime ses opinions avec conviction, et qu'il nous fasse partager ses réflexions.

Papa était un homme droit, honnête, c'était un patriote. La guerre de 14-18 avait enraciné en lui son culte pour le maréchal Pétain. Cette guerre l'avait beaucoup marqué, il en parlait beaucoup, trop à nos yeux. Ce n'est que plus tard, en regardant à la télévision les extraits de films

documentaires sur les tranchées, que je compris ce qu'avaient pu souffrir les "poilus" de la Grande guerre.

Il faisait partie des Croix de Feu du Colonel La Rocque et ne pouvait supporter les promesses démagogiques du Front Populaire, alors qu'il avait pourtant un juste souci social. Il exprimait l'opinion d'une bonne partie des citoyens du moment, attachés à des valeurs traditionnelles. Il était assez persuadé que la France se détériorait parce que "gouvernée par les francs-maçons et les sales juifs." Il m'a fait partager son intérêt pour la vie politique mais à l'âge adulte nous nous opposions souvent avec une certaine passion. Il était pétainiste et j'étais gaulliste.

Il était enthousiaste et sensible. Je me rappelle l'avoir vu deux fois pleurer, en 1932 et en 1940. En 1932, ce fut au moment de la très grave crise économique qui détruisit l'affaire "Clodomir Lagarde et fils" et qui nécessita, en 1936, notre départ à Fécamp. En 1940, ce fut à La Rochelle ou plutôt à Longueuil où nous étions réfugiés: nous étions tous les deux en voiture et nous entendîmes à la radio le maréchal Pétain annoncer l'armistice : Papa arrêta l'auto, se recueillit et des larmes coulèrent le long de ses joues. J'en fus très impressionné.

Maman disait de lui qu'il avait un petit air "don Quichotte" car il prenait toujours fait et cause pour de grands motifs. C'est cela, je crois, qui créa mon admiration pour lui. Il n'était pas très grand, environ 1m 65 , plutôt mince, avait un visage fin, les yeux souriants, le regard plutôt indulgent ; il était toujours soigné, voire coquet, portait une petite moustache, avait les lèvres minces; une raie au milieu de sa chevelure noire et raide soulignait un certain raffinement. Il était très attentif à saluer les dames,

à leur ouvrir la porte des voitures avant de monter lui-même. Il faisait ces gestes avec une certaine componction, un peu de maniérisme qui lui attirait les moqueries de Maman, soulignant ses origines gasconnes. C'était là son petit côté "d'Artagnan".



Louise, Jean-Louis et Louis Lagarde au Lac d'Enghien

J'aimais en lui sa façon de s'exprimer, enthousiaste, un peu recherchée, mais développant presque toujours de nobles sentiments. Il avait un esprit curieux et manifestait un côté romantique, "fleur bleue". Il n'aimait pas la grossièreté mais appréciait les histoires comiques voire égrillardes. Il était sensible à la flatterie. Il se plaignait souvent de petits maux divers qu'il mettait facilement sur

le compte des suites de la guerre. Il avait souvent besoin d'être rassuré par une consultation médicale. Cette inquiétude de la maladie reflétait chez lui une certaine angoisse qui était une marque de sa personnalité. Il savait faire confiance à ses enfants et j'ai toujours eu le souci d'en être digne.

J'ai toujours été attentif à ses conseils. Il n'avait pas reçu de formation religieuse mais il avait une réflexion de recherche spirituelle qui m'a beaucoup influencé. Il a toujours respecté l'engagement qu'il avait pris à son mariage d'aller chaque dimanche à la messe et d'élever ses enfants dans la religion catholique. Parole donnée et tenue malgré son attitude plutôt empreinte de réserve à l'égard du clergé.

La personnalité de Papa m'a beaucoup marqué, qu'il soit ou non à mes côtés. Bien qu'il ait été absent de France en 1943, il était à Dakar, au moment où je devais décider du choix de mon métier, il fut tout à fait présent en pensée quand je dus prendre la décision de m'inscrire en Faculté de médecine.

1930-1936 La Rochelle

C'est à partir de 1930 que la crise économique frappa de plein fouet la "Maison Clodomir Lagarde et Fils jeune". En 1932, l'activité de la sécherie de morues de Périgny dut s'arrêter. Sur l'initiative de Monsieur Lemétais, courtier en morues à Bègles, fut créée au Pré St Gervais près de Paris, une affaire de négoce de morues : la S.E.P.O.A., dont Papa fut un dirigeant. Cela l'obligeait à de fréquents voyages à Paris.



à 7 ans, en 1932

De cette période, j'avais 7 à 10 ans, je garde des souvenirs précis des soucis qui accablaient les parents : un matin de semaine où j'avais décidé d'aller à la messe, passant par la chambre des parents pour aller au cabinet de toilette, je vis Papa assis dans son lit et pleurant. Durant cette période, Jean-Louis et moi nous rappelons ses violentes colères pour des motifs futiles ; elles étaient l'expression de son désarroi. Maman, elle, dut travailler dans des conditions très pénibles, dans un vaste local sombre, un chai, pour vendre du vin.

Nous habitons depuis 1925, à ma naissance, une maison située 27 rue Saint Louis, en face de l'hôpital. Cette maison de deux étages et d'un grenier comportait au rez-de-chaussée, une salle à manger, un salon contigu et un couloir au milieu duquel, à gauche, se trouvait l'escalier ; la cuisine, au fond de ce couloir donnait sur une courette.

Nous gardons en mémoire ce malheureux poulet que Papa avait décapité pour le tuer et qui courut sans tête pendant quelques secondes à l'effroi de Maman et des enfants! A mi-étage, nous avions une salle de jeux avec une grande bonnetière d'où sortit un jour de la fumée : Jean-Louis avait reçu une très jolie petite cuisinière en métal dont il avait voulu s'assurer qu'elle fonctionnait comme celle de la cuisine. Maman, étonnée de notre sagesse, voulut en connaître la cause. Jean-Louis, l'entendant arriver, fourgua sa cuisinière allumée dans le tiroir de la bonnetière !!! Cris d'effroi, sanctions justifiées, sans doute quelques coups de cravache laissés le soir à l'autorité du père de famille.

Au premier étage il y avait deux chambres et un cabinet de toilette. Au second, deux pièces dont la chambre de

Jean-Louis qui y monta son premier petit poste de TSF à galène. Enfin, au dernier étage, le grenier, mon refuge quand, rentrant de l'école, je sentais l'horrible odeur de la soupe aux potirons.

Je pense que nous avons vécu à La Rochelle d'une façon assez aisée jusqu'en 1932. Nous habitons dans une assez confortable maison, nous allions à l'école à Fénélon, un établissement privé (donc payant), et nous sortions souvent le dimanche en voiture automobile, par exemple à Chatelaillon ou dans la très belle forêt de Morvan en Vendée. Papa, à La Rochelle, eut deux voitures, deux Berliet. La première, une quatre cylindres, avait un ravissant petit volant rouge. C'est à son volant qu'à 8 ans, je conduisis ma première auto. A l'extrémité du trottoir de la maison, il y avait notre garage. Un jour où je l'accompagnais, Papa en avait sorti la Berliet. Il refermait la porte du garage quand je me suis installé au volant et parcourus 100 à 150 mètres vers le canal; je fus heureusement rattrapé à temps par Papa essoufflé par l'inquiétude et le sprint. Mais oui, j'étais un enfant docile... avec quelques vellétés d'indépendance et d'émancipation. Ce petit exploit m'a valu une première lueur de considération de... Jean-Louis. La seconde Berliet était une six cylindres. Papa l'acheta d'occasion en 1932. Nous la gardâmes jusqu'en 1934 et je crois bien que nous n'avions plus eu de voiture de 1934 jusqu'à notre départ à Fécamp.



à 10 ans en 1935

A partir de 1932, la situation matérielle de notre famille fut très précaire. Maman dut travailler dans un chai. Nous portions nos chemises et nos vêtements jusqu'à "n'en plus mais!" et ce fut le début d'une trop longue période où je "bénéficiais" des habits déjà longuement portés par Jean-Louis. A mes récriminations, Maman répondait par un large sourire admiratif me glissant dans l'oreille "tu as de la chance, mon chéri, un rien t'habille !".

Une telle période est intuitivement comprise par un enfant même s'il n'est pas parfaitement conscient de la réalité des choses. Le comportement des parents, les petites privations, les comparaisons qu'il peut faire avec ses camarades lui permettent de mieux saisir les difficultés familiales. Avec un certain recul, je me suis rendu compte

que Maman a su faire preuve d'une très grande force de caractère. Non seulement en assumant un travail peu gratifiant et pénible, mais aussi en gérant, avec ténacité, malgré les exigences de Papa, un budget familial réduit. C'est ainsi en souvenir de ces années que j'ai mieux compris son sens aigu des économies, que nous critiquions pourtant volontiers. S'il avait été acquis par son éducation à Malo les Bains, ce sens et cette pratique de l'économie se sont développés - nécessité fait loi - à La Rochelle et furent entretenus pendant l'occupation allemande, à Fécamp. Mais de surcroît, au travers de ces difficultés, elle a su garder et nous communiquer sa joie d'être : c'était là un de ses traits de caractère qui l'a fait apprécier toute sa vie.

1936 Fécamp

En 1936, le siège administratif de la S.E.P.O.A (Société d'Exploitation des Produits de l'Océan Atlantique) fut transféré du Pré St Gervais à Fécamp, port morutier normand.

Une nouvelle sècherie fut implantée rue de la Barricade, dans les locaux de la tannerie Servain. Papa en fut nommé directeur. Cette nouvelle entreprise se réalisa grâce à l'appui de son beau-frère, Germain Benoît, industriel à Amiens, de M. Lemétais de Bordeaux, et par des Fécampoïses dont un autre M. Lemétais. Nous partîmes donc à Fécamp, accompagnés par la fidèle Badine, notre "bonne" (c'était le terme utilisé couramment à cette époque pour une domestique qui vivait à la maison pour l'entretien, la cuisine et la surveillance des enfants en

l'absence des parents). Consciente des difficultés financières, dès 1932, elle avait cependant voulu rester à la maison. Elle nous accompagna aussi à Fécamp, pourtant très éloigné de sa Vendée natale où elle avait une petite maison à Moutiers les Maufaits. C'est d'ailleurs lors d'un voyage où nous étions allés la rechercher, après qu'elle ait eu quelques jours de vacances, que jouant avec la serrure de la porte arrière de la Berliet, je suis tombé sur la route sans autre dommage que la frayeur et de multiples égratignures.

Je partis avec Papa à Fécamp dès le début juillet 1936. Nous étions logés chez Mémé Dascher, veuve d'un artiste peintre de qualité, qui habitait dans une petite rue en pente, la rue de Boulogne.

Fécamp était un port normand, d'environ 12.000 habitants, dont l'activité économique reposait sur un trépied très performant : son port morutier, un des premiers de France, la fameuse Bénédictine, et une grosse entreprise de confection de vêtements, les établissements Couturier, Monsieur Couturier étant d'ailleurs maire de cette ville dont les habitants étaient appréciés pour leur courage au travail, en mer ou sur terre.

La ville est située dans une petite vallée aboutissant à la mer et formant une entaille entre deux falaises. Orientée vers le nord-ouest, son climat est assez rude; brouillards, vents froids et pluies y sont fréquents. Cette vallée est située entre deux côtes se terminant par de magnifiques falaises, la côte St Jacques au sud et la côte de la Vierge au Nord. Celle-ci tient son nom de la chapelle dédiée à la Vierge des marins où se trouvent des ex-voto ou des plaques exprimant les remerciements de leurs familles

pour les marins sauvés de naufrages. Chaque bateau sortant du port pour aller à la grand'pêche saluait la Vierge de trois coups de sirène, les marins au garde-à-vous pendant quelques instants, le temps d'une prière. Cette chapelle est aussi le but d'un pèlerinage de marins annuel qui est célébré encore en ce début du XXIème siècle.

Fécamp a aussi une très jolie plage, qui est malheureusement une plage de galets assez peu confortable pour s'y installer. Fécamp a beaucoup d'originalité et de charme et on s'y attache. Pour notre famille, ce fut un point d'ancrage dans cette deuxième moitié du XXème siècle. Je ne vécus véritablement que deux années pleines à Fécamp, de sorte que je n'ai pas eu les mêmes attaches que mes parents et surtout mes deux frères qui y eurent leurs activités professionnelles, commerce de salaisons et armement pendant plus de quarante ans.

Une des premières images que je garde de Fécamp fut l'entrée au port d'un morutier, voilier trois-mâts. Cette entrée dans le port de Fécamp présentait de grosses difficultés en raison de l'étroitesse du chenal entre les deux digues. Les bateaux devaient attendre que le vent fût favorable pour acquérir une vitesse suffisante.

Ce trois-mâts, je le crois, fut un des tout derniers. Déjà de puissants et nombreux chalutiers de morue, dont ceux de l'armement Duhamel, portaient à Terre-Neuve. Ils firent la prospérité de Fécamp.

Maman, Jean-louis et Louis nous rejoignirent début août avant la rentrée des classes qui avait lieu le 1er octobre à cette époque. Ils vinrent avec Badine

notre "bonne" vendéenne, qui resta fidèle à la famille malgré l'éloignement de la Vendée jusqu'en août 1939.

Aussi étonnant que cela puisse paraître aujourd'hui, en 1936, les français ne parlaient pas tous le même langage. Badine et son patois vendéen n'était pas comprise et elle ne comprenait pas le langage des fécampoïses du quartier portuaire du "Bout menteux". Nous devions faire les interprètes pour atténuer l'incompréhension et pour éviter que le ton ne monte.

Nous vivions dans une maison, 2bis rue Théagène Boufart, dont la façade caractéristique était "art nouveau" du début du siècle.

J'ai un souvenir mitigé de ces deux années passées à Fécamp.

Le premier est celui d'une famille qui avait retrouvé une certaine sérénité grâce à la nouvelle responsabilité qu'assumait Papa et qui se concrétisa assez rapidement par un train de vie moins problématique que celui vécu à La Rochelle. C'est en 1937 que Papa acheta d'occasion à "Tante Francine" - une speakerine de Radio-Normandie - une 11CV Citroën, d'un bleu métallisé, qui "en jetait" à notre grande joie mais ne plaisait guère à Maman.

A Fécamp, nos amis étaient les enfants des familles Le Grand, dirigeants de La Bénédicte. J'avais trois amis : Dominique et Marc Le Grand, deux cousins, avec lesquels nous faisons de longues parties de tennis dans leur magnifique propriété des "Hauts Camps" située sur la côte de St Léonard.



2bis rue Théagène Boufart à Fécamp

Le troisième s'appelait René Triboulet, fils d'instituteur qu'on disait communiste, ce qui contrariait Papa et Maman. Il était "bien élevé", ce qui était important à leurs yeux et nous avons les mêmes goûts, plutôt de faire de grandes marches que d'aller à la plage.

Tous les jeudis, je recevais le journal de Mickey, auquel j'étais abonné et que je dévorais. J'allais aussi à la JEC (Jeunesse étudiante chrétienne) où Maman, fidèle à ses principes, nous avait inscrits Jean-Louis et moi. J'allais quelquefois servir la messe à Saint-Étienne, notre paroisse, celle des marins. J'en garde le souvenir plutôt fâcheux d'y être très souvent "tombé dans les pommes". Je rappelle que jusqu'en 1950, je crois, il fallait être à jeun si on voulait communier. Je pense que c'est là une des explications de ces syncopes. Je continuais à être un enfant, non pas chétif car j'étais très résistant, mais gringalet et j'étais toujours le plus petit de mes camarades, sans que cela ne m'ait "complexé". On ne peut même pas mettre sur cet aspect un peu "rachot" la piètre scolarité qui marqua ma vie fécampoise. Cela vaut tout de même la peine d'être conté.

Un des moments les plus marquants pour de jeunes collégiens fut notre présentation à Monsieur Touchard directeur du Collège Guy-de-Maupassant de Fécamp. Nous sortions d'un établissement privé, l'Ecole Fénelon à La Rochelle. J'y avais fait une très bonne scolarité primaire et j'étais dans les premiers en 6ème. Il n'y avait donc pas d'obstacle au passage en 5ème. Je fus cependant soumis à un très curieux examen par Monsieur le Principal qui regarda mes lobes d'oreille, l'implantation de mes dents et de mes cheveux, la forme de mes yeux. Puis il se tourna vers Papa et Maman et leur asséna, devant moi, qu'il voulait bien me prendre en 5ème mais "on ne pourra rien faire de lui !". Il était véritablement très inquiet pour ma scolarité future !!! Le brave et honnête homme !!! ... Jean-Louis trouva, Dieu merci, meilleure grâce à ses yeux.

La suite immédiate donna raison à cet oiseau de malheur. J'eus à Fécamp, en 5ème et en 4^{ème}, une scolarité de plus en plus médiocre à tel point qu'en 1938 le verdict tomba : je devais redoubler ma 4ème. Le jugement de ce chef d'établissement qui se piquait de morphopsychologie restait constant : jamais je ne ferais de bonnes études et ne pourrais passer le baccalauréat. J'avais d'ailleurs donné des raisons au pronostic de Monsieur Touchard : j'avais fait une médiocre 5ème et en 4ème, en fin d'année, je frisais assez régulièrement les dernières places. Si j'ai bonne mémoire, je crois que ma principale préoccupation était de tailler allumettes ou petits bouts de bois pour gagner des courses dans les ruisseaux qui menaient à la plage, ce qui choquait évidemment les "bonnes amies" de Maman qui s'empresaient de me cafarder.

La scolarité de Jean-Louis n'était guère plus brillante et le conseil de classe de 3ème, qu'il redoublait, proposait soit qu'il retriplate, mais oui, cela se faisait avant guerre, soit qu'il entre dans la vie active. Papa et maman étaient évidemment inquiets de ces décisions et des jugements du directeur du collège. Mais la fierté que maman avait pour ses enfants et la confiance qu'elle a toujours eue en nous ne pouvait s'arrêter à un tel jugement. Pour Jean-Louis, Papa et Maman, décelant déjà ses dons commerciaux, l'inscriraient à l'Ecole de commerce de Rouen qui avait été créée une ou deux années auparavant, rue Beauvoisine. Initiative qui fut couronnée de succès. Jean-Louis y fit des études excellentes trouvant auprès de M. Levillain, le directeur, et de son ami Eric Hurt des points d'appui qui lui permirent de mettre en valeur ses belles qualités d'intelligence : motivé, il devint travailleur.

Pour moi, la décision fut assez rapidement prise par Maman : j'irais en pension. Papa avait toujours juré ses grands dieux que jamais il n'accepterait de "mettre" un de ses enfants en pension et "surtout pas chez les Jésuites". Ce jugement était un peu simpliste et hâtif. Il s'était, je crois, formé dans son environnement familial sinon anticlérical, au moins très distant à l'égard de l'église. Papa n'avait pas reçu de formation chrétienne et Grand-Père était Radical-Socialiste. Ainsi peut-on comprendre les réserves de Papa, sinon son aversion à l'égard des Jésuites. Elles correspondaient bien à cette ambiance. Cela cadrait aussi me semble-t-il avec ses jugements à l'emporte-pièce sur les Juifs et les Francs-Maçons. Les Jésuites devaient rentrer dans ce schéma de groupes détenant un pouvoir plus ou moins occulte, donc malsain pour notre république.

J'ai toujours été étonné de voir Papa, plutôt affable et tolérant dans son comportement en société, plutôt nuancé quand il écrivait prose ou poésies, oui, j'ai souvent été étonné du contraste qu'il y avait avec ses condamnations péremptoires de groupes politiques, associations, voire de races. Comme quoi, on peut être victime de son éducation et de son environnement. Ce qui est certain c'est que dans ses dernières années, ses jugements étaient plus nuancés et moins intolérants.

A ce propos, je me suis souvent rendu compte que tout au long d'une existence des éléments de la vie courante qui semblaient des acquis définitifs étaient remis en question. Ou encore suscitaient des attitudes différentes dans l'évolution du temps : me viennent à l'esprit le travail de la mère au foyer mis en valeur puis décrié, la cohabitation des jeunes avant le mariage, condamnée par certains en 68-

72 et qui maintenant tend à faire partie des nouvelles conventions de notre société. Je pense aussi à la place prise par le sport dans les préoccupations quotidiennes, et à la progressive disparition de la pratique religieuse le dimanche, surtout depuis mai 1968. J'aurai à en reparler.

Le premier projet de pension envisagé par les parents fut de m'inscrire à Join-Lambert, établissement privé situé à Rouen. Malheureusement, il n'y avait plus de place. On leur conseilla de s'adresser au Collège St François à Evreux. Il était tenu par les Pères Jésuites. On m'y inscrivit en 4ème que je redoublais comme prévu.

Papa était comblé !

Nous étions en 1938, une période déjà lourde avec l'expansion de l'Allemagne d'Hitler (l'Anschluss) devant laquelle l'Angleterre et la France, pourtant puissances mondiales reconnues, prouvaient la faiblesse des démocraties devant un fascisme conquérant en signant -Chamberlain et Daladier- le lamentable accord de capitulation que constitua le traité de Munich. Oui, le bruit des bottes, l'inquiétude de la guerre préoccupaient les esprits. Même ceux des enfants de notre âge.

1938 Evreux

Ce fut donc en octobre 1938 que je fis mes premiers pas dans ce domaine éducatif que constitue un Collège de Jésuites.



à 15 ans, en 1940

Dans l'atmosphère chaleureuse dans laquelle nous vivions à Fécamp, les décisions prises à cette rentrée scolaire modifiaient de façon importante la vie familiale, les deux aînés pensionnaires retrouvaient la maison, Jean-Louis chaque semaine mais moi seulement au moment des vacances. On touche là du doigt la lourde discipline imposée par les Jésuites.

L'emploi du temps était très cadré.

Lever à 6 heures, le dortoir de 50 lits environ était réveillé par une cloche stridente et par un "Benedicamus Domino" lancé d'une voix de stentor par le surveillant auquel, encore endormis nous répondions "Deo Gratias".

On se lavait dans une cuvette avec un broc d'eau qui, l'hiver, était parfois recouverte de glace. Toilette torse nu. On faisait son lit et nous descendions les trois étages en silence pour aller à la chapelle

De 7h à 7h30, messe, tous les jours, sauf le dimanche où la grand'messe se déroulait de 10 à 11h.

Petit déjeuner à 8h.

Récréation puis 1/4 d'heure d'étude.

2 heures de classe de 9h à 11h15 entrecoupées par une récréation d'1/4 d'heure.

Etude d'1/2 heure, repas d'1/2 heure en silence pendant le carême avec lecture de la vie d'un saint.

De 12h30 à 13h30 grande récréation où les sportifs pouvaient enfin libérer leur trop-plein d'énergie en jouant au foot ou au handball (malheureux goal qui devait plonger sur un sol dur et gravillonné !!!)

13h30 étude d'une demi-heure pour réviser les cours de l'après midi.

De 14h à 16h15, 2 heures de classe entrecoupées par une récréation d'1/4 d'heure.

Goûter, récréation et à 17h la grande étude du soir jusqu'à 19h. Récréation d'1/2 heure puis repas du soir.

A 20h étude. A 21h, coucher.

Ce coucher était assorti d'un épisode assez folklorique : certaines punitions trouvaient leur exécution : à genoux 10 minutes ou 1/4 d'heure, à genoux mais avec les bras en croix, à genoux les bras en croix avec un livre dans les mains. Notre héros était Azeuf, un colosse qui, lui,

"bénéficiait" non pas d'un livre mais de dictionnaires qu'il devait maintenir sous les encouragements de tout le dortoir. Nous étions évidemment ravis de pouvoir crier nos stimulations au grand dam des surveillants. Et quelle explosion quand Azeuf gagnait son défi !!!

Au printemps, une autre distraction retardait notre endormissement : les fous batifolages amoureux des hannetons qui vrombissaient au dessus de nos lits avant de retomber.

Telle était l'organisation de la journée d'un pensionnaire de 4ème chez les Jésuites en 1938. Sans doute avais-je besoin d'un tel cadre car mes résultats scolaires s'améliorèrent assez rapidement et en fin de trimestre j'étais dans les cinq premières places dans presque toutes les disciplines.

Une des caractéristiques les plus exigeantes de ce système éducatif était la restriction des sorties. Nous ne pouvions revenir au domicile familial que lors des vacances, Toussaint, Noël, Mardi-gras, Pâques et la Pentecôte... Entre ces vacances une sortie était autorisée à condition que résultats scolaires et "bonne" conduite le permettent !!! Nous avions droit un dimanche à une petite sortie (de 11h30 à 17h) ou à une grande (jusqu'à 20h30) avec les parents. Vous pouvez sans peine imaginer l'émotion et la joie de nous retrouver, de raconter les petits événements, les satisfactions et les moments de cafard sur lesquels on ne s'étendait guère pour profiter au maximum de ces instants chaleureux. Et nous nous quittions les larmes aux yeux pour retrouver cette salle d'étude puis ce grand dortoir froid où nous nous pelotonnions sous nos draps.



à 18 ans, en 1943

Les réactions à ce type éducatif, difficilement imaginable à notre époque, étaient, vous pouvez l'imaginer, très diverses. Mais dans l'ensemble, nous acceptions cette discipline car existait un réel climat de solidarité et d'amitié. L'équilibre de l'emploi du temps permettait l'alternance du travail intellectuel, personnel et en classe, et des activités physiques, récréations et sport. Je crois que c'est cet équilibre, mes meilleurs résultats scolaires et des amitiés solides, qui me permirent de supporter cette discipline particulièrement exigeante.

1943 La vie étudiante

Dès mon arrivée à Paris en 1943, sous l'occupation allemande, pour faire mes études de médecine, je me suis inscrit à la Conférence Laënnec.



à 20 ans, en 1945

La conférence Laënnec était située au 12 de la rue d'Assas dans le 6ème arrondissement. C'était une association d'étudiants en médecine. Des Jésuites : les Pères Riquet, Pierre et Larère, animaient cette association qui avait un double rôle : professionnel et culturel. D'une part on y trouvait l'organisation des fameux groupes de travail dénommés conférences d'externat et d'internat qui nous aidaient à préparer les concours des Hôpitaux de Paris, et d'autre part nous bénéficions d'exposés culturels: artistiques, philosophiques et religieux d'excellent niveau.

J'ai une immense reconnaissance pour l'ouverture d'esprit que j'ai rencontrée chez ces aumôniers. Pour prendre un exemple de l'intelligence et de l'ouverture de la formation qu'ils proposaient, nous avons assisté, dès la Libération, à des conférences sur l'existentialisme et sur le marxisme qui, à cette époque, devenaient des courants philosophiques concurrentiels de l'humanisme chrétien dans lequel la majorité d'entre nous avons été élevés. On pouvait participer aussi aux mouvements d'inspiration chrétienne, par exemple le scoutisme ou la JEC (jeunesse étudiante chrétienne). Dès 1945, sur les conseils du père Larère, je fis partie du Clan Laënnec, composé exclusivement d'étudiants en médecine de 18 à 25 ans.



à 27 ans, en 1952

Ce clan, dirigé par Pierre Grenet d'une façon ferme et exigeante, se rassemblait pour une sortie chaque mois, quel que soit le temps, du samedi 17 heures au dimanche soir 18h-20h. Nous faisons de longues marches en forêt, découvrons la nature, visitons des églises et monuments. Aux veillées du samedi soir, nous discutons de médecine, de notre foi, de nos aspirations et des valeurs du scoutisme. Nous priions ensemble avant de nous endormir dans nos tentes parfois glacées. Le lendemain matin, après la messe, nous faisons la randonnée prévue, et revenions à Paris fourbus mais détendus et heureux.



**à la conférence Laënnec,
dirigée par le père Larère**

La conférence Laënnec est pour les étudiants en médecine un centre d'étude, d'éthique et de spiritualité.

Aux vacances de Pâques et aux grandes vacances, nous allions faire un camp pendant 8 à 15 jours. A Pâques, nous passions souvent la semaine sainte en Auvergne, dans la région de l'abbaye de La Pierre Qui Vire, pour suivre du Jeudi Saint au jour de Pâques les offices religieux des moines bénédictins.

Parmi les camps d'été, deux me reviennent souvent en mémoire.

Le premier, en 1945. Nous partîmes en vélo pour visiter les Lacs du Nord de l'Italie. Je me souviens du passage du Simplon. Nous allions de Brigue à Domodossola et devions prendre le train dans cette dernière localité. Manque de bol, ce jour-là les trains étaient en grève en raison d'un attentat dont avait été victime Togliatti, le chef du parti communiste italien. Courageusement, nous avons donc grimpé le Simplon à vélo et pour certains à pied car le dénivelé était parfois important. Il y avait très peu de circulation à cette époque. Quand nous entendions le bruit d'un moteur, nous nous retournions pour évaluer la puissance de la voiture et sa vitesse, espérant pouvoir nous accrocher à son passage. Les rares occasions furent toujours déçues. Cependant, une petite voiture anglaise parut nous convenir. Nous sommes arrivés à deux à nous accrocher, mais notre poids était trop important et sous les imprécations du conducteur, la voiture s'arrêta. Nous l'avons aidée à repartir en la poussant et reprîmes notre chemin de croix. 500 mètres plus haut, nous avons revu le british-car arrêté, les anglais descendus, chauffant l'eau du thé. Nous avons regardé notre montre : five o'clock!

Etapes de 50 à 70 km, découverte de paysages très originaux, solidarité entre des équipiers de niveaux sportifs

différents et pour certains de résistance parfois fragile (ah! ces furoncles des fesses et ces ampoules !), nourriture à base de tomates, de jambon et de pâtes, merveilleux bains matin et soir dans une eau plutôt fraîche : le paradis terrestre pour beaucoup, le purgatoire pour d'autres.

En 1948, je crois, le camp se déroula aux Contamines, dans le cadre de l'U.C.P.A. pour nous initier à la montagne d'été. Ce fut un camp difficile, très sportif. Nous avons bénéficié d'une formation exigeante et avons pu faire de très belles courses dont celle du Petit Charmoz et du Miage. A la fin de ces camps la cérémonie du départ, véritable rituel d'initiation, avait souvent lieu. Oui, c'était un cérémonial le départ pour la vie de jeunes adultes. Nous exprimions ainsi notre prise de responsabilité d'hommes formés dans les valeurs du scoutisme.

Après l'engagement du routier à respecter ces valeurs, tout le clan chantait avec lui la prière scoute :

"Seigneur Jésus, apprenez-nous à être généreux, à vous servir comme vous le méritez, à donner sans compter, à combattre sans souci des blessures, à travailler sans chercher le repos, à nous dépenser sans attendre d'autre récompense que celle de savoir que nous faisons votre sainte volonté."

(Cette prière est aussi celle de saint Ignace de Loyola, le fondateur de l'ordre des Jésuites).

Le routier prenait alors son sac pour aller camper seul, veiller ou dormir avant de retrouver les autres routiers du clan le lendemain matin. Il partait sous le chant de la route entonné par le clan et dont il chantait seul le refrain.

*"Elle est là devant ta maison comme une amie
Et pendant la belle saison toute fleurie
Elle fuit jusqu'à l'horizon d'une fuite infinie
Ohé, garçon, garçon
Toi qui cherches, toi qui doutes,
Prête l'oreille à ma chanson
Entends l'appel de la Route."*

Dans les différentes activités que j'ai pu réaliser à Laënnec, j'ai toujours trouvé un climat très chaleureux de camaraderie, de service aux autres, d'ouverture d'esprit aux problèmes nombreux qui se posaient, en particulier dans la période de 1945 à 1948 où devaient toujours être résolus au quotidien les lourds tracés de la faim et du froid. Tout au long de notre vie, Denise et moi avons souvent pensé que ces années matériellement difficiles nous avaient permis de mieux apprécier tous les éléments de confort que nous avons progressivement acquis.

Je crois aussi que cette formation exigeante, librement acceptée au Clan Laënnec, fut un atout pour affronter et résoudre les difficultés que j'ai pu rencontrer tout au long de mes responsabilités.

Août 1944

La Libération de PARIS

J'avais 19 ans. Je venais de terminer l'APM (année préparatoire de médecine) concours qui remplaçait cette année-là l'ancien PCB.

Nous étions sous l'occupation allemande depuis juin 1940. Avec ce que cela signifiait de séparations familiales, de souffrances de faim et de froid, et sur un tout autre plan, de la révolte profonde ressentie.

Papa était à Dakar, Jean-Louis cherchait à échapper au service du travail obligatoire qui envoyait les jeunes français travailler en Allemagne. Depuis Pâques 1944, Maman était venue de Fécamp me rejoindre à Paris. Nous vivions dans un petit appartement situé rue Jean Leclaire près du Square des Epinettes, dans le nord de Paris, proche de la Porte Clichy. Louis, alors âgé de 14 ans, nous y retrouva début mai à la fin de son année scolaire passée à Saint François, à Evreux.

Durant ces deux mois, nous passions le plus clair de notre temps à faire la queue dans les épiceries ou boulangeries pour chercher à faire honorer les tickets de nos cartes d'alimentation qui suffisaient à peine à calmer notre faim.

Nous étions soutenus par l'immense espoir qu'avait soulevé le débarquement en Normandie, le 6 juin. Sur un mur de la salle à manger, une carte tenue à jour avec minutie, grâce à un petit poste de TSF à galène, marquait la position des armées allemandes et des armées alliées.

A Paris, on observait des mouvements plus intenses de l'armée d'occupation et très particulièrement des départs en convoi, sous la pression de la bataille de Normandie.

Vers le 20 juillet, nos cousins d'Amiens, les Delaporte, me proposèrent de venir à Chepois dans la Somme à la campagne, dans la propriété des Bellemère. Il n'y avait pas de place dans la camionnette qui marchait au gazogène et

je partis en vélo faire les 100 km. J'avais le souci de laisser Maman et Louis seuls à Paris et devant l'avancée des troupes alliées, vers le 10 août, je revins à Paris, en vélo.

Déjà à l'aller, nous avons pu vérifier la réalité des convois allemands se dirigeant vers le Nord. Mais au retour, je remontais des colonnes entières, dont la plus grande partie fut anéantie par les bombardements incessants de l'aviation alliée. Ce retour fut très périlleux en raison des rencontres des troupes motorisées allemandes et des interventions incessantes de l'aviation de chasse, essentiellement anglaise, qui piquait à tout moment et mitraillait tout sur les routes. Je fis une partie de la route avec un autre cycliste d'une trentaine d'années qui lui aussi rentra à Paris. Dès qu'on entendait le bruit caractéristique des avions au loin, nous nous précipitions dans un fossé puis repartions sur la route vers Paris après leur passage. De mémoire, je crois avoir mis plus de huit heures pour faire les 100 kilomètres du parcours.

Comment exprimer notre joie de nous retrouver Maman, Louis et moi pour supporter ensemble les difficultés du ravitaillement et l'inquiétude provoquée par de fréquents bombardements sur Paris. Lors des alertes, nous nous réfugions dans les caves.

A Paris, durant ce mois d'août, il faisait très beau. La vie quotidienne prenait un relief très différent de celui des mois précédents. La préoccupation première restait le ravitaillement, le nôtre et celui de Bonne Maman qui habitait dans l'appartement de Nito et Françoise, rue Jouffroy. Mais surtout, à partir du 15 août, progressivement dans les rues s'élevèrent des barricades. Place Clichy, où se trouvait le quartier général de la

Soldatenheim, on voyait partir des automitrailleuses portant des soldats armés et apeurés. Lorsqu'on marchait sur les trottoirs de cette Place Clichy ou des boulevards menant à Pigalle et à Barbès, des autos allemandes blindées déchargeaient leurs mitrailleuses le long de leur parcours et nous forçaient à nous réfugier sous les portes cochères. C'est au coin de la rue d'Amsterdam que j'échappais de peu (10cm) à une de ces mitrillades. C'est encore près de la Porte Monceau, en allant porter quelque aliment à Bonne Maman, que je vis un jeune passant tomber sous une rafale.

Plusieurs faits notables restent en ma mémoire : les barricades, la Soldatenheim Place Clichy, la "tonte des cheveux des collaboratrices", l'arrivée des troupes alliées à Paris le 24 août.

Mai 1945

Le retour des déportés de Buchenwald

Sur 220.000 Français déportés, 38.000 sont rentrés; 2 à 3000 ont succombé dans les deux mois qui ont suivi leur retour et près de 9 sur 10 dans les dix ans.

A ce titre, les déportés sont victimes de leur faible nombre dans la conscience collective de l'époque face au million de prisonniers de guerre et aux 750.000 requis rentrés d'Allemagne.

1950-2000 La vie adulte - Les engagements



Denise et Antoine, 25 et 30 ans en 1955



**Chevalier de la Légion d'Honneur en 1977
par le Professeur Robert Debré
en présence de Simone Weil**

1951-1953

Portrait et choix décisifs (religion, femme et métier)

Portrait à 26 ans, en 1951-1952, pourquoi à cet âge ?

Pourquoi à ce moment ?

Parce que cet âge m'a paru essentiel dans le déroulement de ma vie.

J'étais à la fin de mes études médicales.

C'était le moment où se précisaient mon installation et le type de médecine que je voulais pratiquer.

C'était celui où mûrit l'engagement du mariage.

Enfin l'âge où j'étais devenu adulte.

J'ai choisi aussi cet âge parce j'y ai vécu une crise à la fois douloureuse et créatrice, une impasse où je remis fondamentalement en cause la solide formation religieuse que j'avais reçue. Je ne croyais plus ni en Dieu, ni en Jésus-Christ Dieu. Je ne priais plus, je n'allais plus à la messe. Je restais cependant préoccupé par l'importance du phénomène religieux dans l'histoire des civilisations et par le rôle majeur que constitue la dimension spirituelle dans la construction d'une personne.

Sans être un philosophe averti, mais en intellectuel curieux, j'ai réfléchi au matérialisme et aux différentes formes de religions (juive, islamique) ou de philosophies orientales (bouddhisme, taoïsme,...).

C'est à la fin de cette démarche que j'ai découvert avec un regard neuf, que j'ai rencontré, par un chemin personnel, la personne de Jésus-Christ. Et depuis cette

période, avec les hauts et les bas que comporte la recherche de la vérité religieuse, avec les doutes et les moments de conviction, je peux dire qu'à chaque instant de ma vie, Jésus, que je reconnais comme mon Dieu, fut mon compagnon. Il détermina le sens que je voulais donner à ma vie.

A 26 ans, j'étais plutôt grand, 1,78m, maigre, 57 kilos, longiligne. J'étais blond châtain, les cheveux coupés "en brosse", le visage régulier, les traits plutôt fins, les yeux bleus, le regard bienveillant ou sévère selon les circonstances ou les individus. Dès une première rencontre, j'évaluais assez vite les qualités et défauts de mon interlocuteur, et le degré de confiance que je pourrais avoir en lui. Sauf exception, ce jugement initial se révélait plutôt juste.

J'avais un visage ouvert et souriant. Mon intelligence était assez vive, plutôt intuitive, peu technique, pas manuelle; j'étais même considéré comme très maladroit par Maman et par mes frères.

J'étais enthousiaste, toujours émotif et assez impulsif. J'avais la mémoire des visages et des circonstances mais ma mémoire "livresque" m'a toujours paru insuffisante surtout pour mes études de médecine. Je n'étais pas "fait", (ce qui signifie que je n'avais pas les qualités requises) pour réussir les examens et les concours. Je les ai franchis plutôt difficilement, par exemple je n'obtins, non pas en juillet mais en septembre lors des sessions de rattrapage mes 2 baccalauréats (en 1ère dans la section A -français, latin, maths, grec- et en terminale dans la section philo-sciences), je ne fus reçu à l'externat des Hôpitaux de Paris qu'au troisième concours, et je me rappelle encore mes

difficultés et mes efforts pour franchir le cap de la deuxième année de médecine.

Quoique plutôt souriant, j'avais assez mauvais caractère. Je réagissais de façon impulsive, j'étais émotif.

On m'a souvent considéré comme peu réaliste, voire utopiste.

En réalité, j'étais plutôt idéaliste mais j'attachais beaucoup d'importance à réaliser et à donner la priorité à l'essentiel. La formation reçue au collège, à Laënnec, et surtout celle apportée par la médecine, par l'hôpital au contact des malades, de leurs souffrances et de la mort, ont été constructives pour mieux saisir le sens des réalités. Ce sens des réalités n'est pas contradictoire avec l'idée que je me suis toujours faite de "l'homme".

Charles de Gaulle l'a parfaitement résumée :

"En notre temps, la seule querelle qui vaille est celle de l'homme. C'est l'homme qu'il s'agit de sauver, de faire vivre et de développer."

Malgré les désillusions, les déceptions rencontrées dans ma jeunesse et dans ma vie, au-delà des médiocrités de tant d'hommes et de femmes, voire des violences sévères de certains, il y a tant d'actes merveilleux, tant de générosité, tant d'oeuvres d'art, tant de beauté physique et morale que la Création pour mystérieuse qu'elle soit est une oeuvre grandiose. Elle justifie, quand on en est conscient, de se mettre au service de l'homme.

Il y avait en moi un mélange de timidité et de confiance. Cette timidité était telle que je ne pouvais pas m'exprimer en public quand il y avait plus de 7 à 10 personnes. Ce ne fut qu'à partir de 1968 (j'avais alors 43

ans) que j'ai commencé à m'exprimer devant des auditoires plus importants.

J'ai toujours été curieux : des nouvelles personnalités que je rencontrais, des innovations médicales et techniques, des nouveaux courants de pensée, de la vie politique, des religions. Un de mes traits essentiels a été ma curiosité ou plutôt mon ouverture d'esprit aux hommes et aux différents courants philosophiques, religieux et politiques. Je crois que cette disposition d'esprit était assez personnelle. Il m'apparaît, mais peut-être que je me trompe, ne l'avoir reçue ni de mon éducation à St François, ni de mon éducation familiale. Chez les Jésuites, j'avais été élevé dans les valeurs chrétiennes qui nous étaient inculquées comme les seules valables. A la maison, j'entendais Papa exprimer avec conviction les difficultés économiques, politiques et déjà morales de la IIIème République par la mainmise des juifs et des francs-maçons sur les rênes de l'État. Et bien qu'il le fasse sans nuance, cela contrastait avec le regard plutôt bienveillant qu'il portait à son entourage.

C'est à mon arrivée en faculté de médecine à Paris en 1944 que je découvris d'autres humanismes qui s'exprimaient avec qualité : humanisme de solidarité humaine non spiritualiste que mit en valeur Camus, humanisme marxiste vécu par des militants communistes. Cela m'a ouvert les yeux sur la diversité des concepts de vie. Ce n'est pas à ce moment mais plus tard que je remis en cause les valeurs éducatives reçues. Dès ce constat, j'ai toujours pensé nécessaire de fortifier mes convictions mais j'ai toujours jugé utile et honnête, avant de les rejeter de prime abord, de comprendre les motivations de mes interlocuteurs. C'est ainsi que j'ai pu affermir mes

critiques et mon rejet du communisme, qui m'apparut très rapidement comme une philosophie dont l'exigence de justice particulièrement séduisante, était contredite par un certain mépris de l'individu : l'absence de liberté étant le facteur essentiel de ses échecs. Cela se vérifia dans les domaines humain (les goulags), économique (le niveau de vie au bout de 70 ans de régime communiste), et écologique (ex: mer d'Oural, Tchernobyl, pollutions industrielles généralisées).

Je crois avoir toujours été attentif aux autres, ce qui était peut-être naturel mais fut développé par mon éducation chez les Jésuites et par le scoutisme.

Je me demande cependant si ce respect de chaque homme que je me fis un devoir d'observer ne fut pas tempéré par une certaine misanthropie, tant les défauts de certains sont difficilement acceptables ??? !!! J'ai aussi fait du respect des autres un point fort de ma relation. Cependant, je suis conscient que j'ai un comportement différent selon mes interlocuteurs : très tolérant, accueillant et compréhensif quand je perçois chez lui une difficulté ou une formation insuffisante, je suis au contraire très exigeant, voire sévère et sans indulgence quand mon interlocuteur a des responsabilités qu'il assume mal. De la même façon, j'ai dû être un éducateur paraissant sévère avec mes enfants, parce que je jugeais qu'ils devaient être des hommes et des femmes responsables de leurs actes, même quand ils étaient petits.

Je pense avoir eu un sens aigu de la Justice. Ce fut et cela reste un des problèmes que j'ai avec la Charité. Je pense en effet que la Charité sous forme de bonnes paroles,

voire de pardon ne peut s'exercer avec force que lorsque Justice a été rendue.

La Liberté est pour moi la valeur humaine la plus importante. Je regrette le sens dénaturé qu'on donne trop souvent à cette valeur surtout depuis mai 1968. En effet, on parle souvent de liberté dans le sens de "fais ce que voudras", "laisse libre cours à tes désirs voire à tes instincts". Ce concept va à l'encontre du véritable sens de la liberté. La liberté ne prend une valeur forte, à la fois individuelle et collective, que lorsqu'elle est associée au mot responsabilité. On n'accède pas à une véritable liberté sans avoir le sens "des autres". Cela rejoint la réflexion courante "ferais-tu à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fasse ?", cela rejoint encore le commandement de Dieu "Aime ton prochain comme toi-même". C'est sans doute pour cela que j'attache tant d'importance au fait que pour moi la religion chrétienne m'a apporté un sentiment très fort de Liberté. Dieu a créé l'homme à son image, Il lui a confié la terre pour qu'il la protège et la développe.

La préoccupation de la Vérité me paraît une autre valeur essentielle. Ici, le débat est largement ouvert. Qu'est-ce que la Vérité ? (*à développer*) Mais au delà de cette question de fond, pour établir des relations humaines justes, il y a la nécessité d'avoir une disposition d'esprit d'ouverture et de recherche de la Vérité.

L'argent, la recherche de richesses matérielles n'a jamais été pour moi une préoccupation prioritaire. Que ce soit dans le choix de ma femme, la notion de "beau parti", de "dot" n'est jamais intervenue (et je sais ce dont je parle....). J'ai jugé infiniment plus importantes les qualités humaines d'une compagne dans la détermination du choix.

Nous avons rapidement bénéficié d'un niveau de vie confortable, grâce à un développement rapide de ma clientèle de médecin. Nous n'avons donc pas eu de soucis matériels, à tel point qu'en 1958, cinq ans après notre installation au Havre, nous avons décidé d'acquérir un très beau pavillon à Sainte-Adresse, 15 rue Marie Talbot. Bien que cet investissement parût disproportionné, je n'ai pas hésité à souscrire les emprunts nécessaires : j'avais confiance en nous.



89, rue Louis Blanc

au rez-de-chaussée, le cabinet médical et à l'étage, la famille jusqu'à la naissance de Louis-Wandrille



**François sur les épaules
d'Antoine**



**1955, Valérie dans les bras
de Denise**



15 rue Marie Talbot, la maison à partir de 1958

Sur un autre plan, quand je me suis impliqué dans la vie associative et surtout quand j'ai été élu Président de la PEEP, jamais les problèmes financiers ne sont intervenus dans mes décisions. Je ne fus pas conscient en 1974, à Saint Malo où eut lieu mon élection, que mes revenus professionnels diminueraient de plus de 30% en 6 ans. Par contre, quand je me suis présenté aux élections cantonales en 1981, je pensais que ces fonctions électives n'apportaient pas de rétribution, alors que j'ai perçu pendant les douze ans de mon mandat de conseiller général environ 12.000 francs par mois.

Non pas que j'aie été totalement désintéressé. J'ai toujours été soucieux de bien gérer l'argent que nous avons gagné Denise et moi. Assez rapidement, dès 1965, je crois, je me suis intéressé à la Bourse comme placement, (et aussi comme moyen de m'initier à la vie économique de mon pays). J'ai suivi les conseils d'une petite revue "Propos utiles aux médecins" qui proposait une méthode simple adaptée à des hommes qui ne disposaient pas d'un temps suffisant pour suivre les aléas de ce placement. Cette méthode consistait à n'acheter que des valeurs "sûres", dites de "père de famille", type Air liquide, Rhône Poulenc, BNP, Peugeot, Royal Dutch, Générale Électrique. Lorsque les valeurs montaient, on vendait une partie du placement initial; quand elles descendaient, on en rachetait: ce qui conduisait à diminuer progressivement le coût d'acquisition de la valeur.

Évidemment, l'essentiel de cet argent gagné par Denise et par moi a été utilisé à des fins familiales, ne seraient-ce les dons aux oeuvres faits chaque année (de l'ordre de 16.000 Frs), qui restent une part modique du patrimoine.

Cela me pose une clause de conscience quand je dis avec conviction :

"l'homme sera jugé non sur sa fortune mais sur l'utilisation qu'il en aura faite"

On touche là aux éléments transmis par une éducation bourgeoise et catholique. La première donnant la primauté aux priorités matérielles familiales, et la seconde, qui n'a jamais su donner que mauvaise conscience à tout ce qui touche aux problèmes liés à l'argent. (*à développer*)

Voici quelque éléments essentiels de mes réflexions, actuelles pour la plupart, mais dont les prémisses se faisaient déjà jour lors de mes 26 ans.

A cet âge, j'avais confiance dans la vie et dans les hommes. J'étais heureux et fier d'avoir choisi de faire les études de médecine que je terminais. Je préparais encore sans grande conviction l'internat des hôpitaux de Paris, que j'avais présenté sans succès une première fois. J'allais tous les matins à l'hôpital où j'exerçais les fonctions d'externe des hôpitaux de Paris. J'y avais été reçu tardivement à mon troisième concours en 1947. L'après-midi, je faisais des vacations de médecine du travail, (j'avais été reçu en 1951 au diplôme d'Hygiène Industrielle et de Médecine du Travail qui me permettait de tenir ce poste dans un centre interentreprises à Arcueil). Parmi ces entreprises, il y avait les "chocolats Fouché" merveilleuse maison familiale, ayant pignon sur l'avenue de l'Opéra et livrant ses produits en voiture à cheval à sa clientèle huppée. Il s'y fabriquait de succulents chocolats. Je m'étais lié d'amitié avec le contremaître principal et

chef de laboratoire de cette entreprise. Je l'avais convaincu de ne pas se laisser aller à la dégradation d'une cirrhose débutante... Il suivit avec constance le traitement et le régime. Ce fut efficace. Je m'arrêtais donc souvent sur le chemin du retour vers Paris et il me faisait goûter les nouveaux chocolats qu'il proposait le matin à Monsieur Fouché, son patron, dont il me disait qu'il en mangeait un kilo par jour... Sans aller jusque là, j'ai pu en manger beaucoup, savoureux à souhait et je crois bien que ce fut le départ d'un plaisir sans défaillance de toute une vie. Ah! Epicure!

Après dix ans d'un travail étudiant intense, sans autre loisir que le scoutisme (routier au Clan Laënnec, dont je fus le chef de clan à 24 ans), je bénéficiais enfin largement de la vie culturelle de Paris (théâtre, musées, concerts et compétitions sportives : football, rugby, athlétisme, vélodrome) que je n'avais utilisée qu'exceptionnellement jusqu'alors. Ce fut à ce moment que je m'inscrivis à l'Ecole du Louvre pour suivre des cours d'initiation donnés le soir.

1953 Le mariage

Dès 1943, je fus entouré d'amis tant à la Faculté et aux conférences d'externat, qu'au clan : François Chevallier, Jacques Delmas, André Combes, Roland Polack, Jacques Hubert, François Veith, Jean-Paul Mensior, Michel Perreau, Jean-Michel Cormier, Michel Chartier entre autres.

Déjà, le plus grand nombre étaient mariés. Un de leurs soucis était mon célibat. Les uns et les autres s'acharnaient

à me faire rencontrer des jeunes filles susceptibles de me convenir... Que d'efforts pour faire coïncider leur prévenance et mes exigences ! qui étaient grandes. Comme tout adolescent ou jeune adulte j'édifiais dans mon esprit la silhouette et les qualités de celle avec laquelle je créerais une famille. Cette notion de famille était essentielle pour moi. Il m'apparaissait déjà qu'au delà d'une réussite professionnelle, but légitime en fin d'études, la réalisation d'un bonheur familial, à la fois conjugal et parental, était le but essentiel d'une vie. *"L'homme sera jugé sur les valeurs qu'il aura su vivre et transmettre à ses enfants"*

L'élue devait donc être belle, élancée, sportive, bonne et intelligente, avoir l'esprit ouvert, être cultivée...

Et oui, jeune présomptueux, tout cela m'aurait suffi ! Il convient toujours de placer haut, très haut les projets quand ils sont nobles, et cette exigence, surtout s'agissant de l'amour, justifie cette ambition

J'eus par ma famille, par mes amis de multiples propositions, dont certaines étaient comme on disait alors "de beaux partis", mais aucune ne correspondait, et pour cause, aux critères de haut niveau que j'avais dans ma tête et dans mon coeur.

De tous mes amis, ce fut André Combes qui décrocha le miracle. Il était installé depuis un an et demi, comme médecin généraliste à Gournay en Bray, en Seine-Maritime à environ 100 kilomètres de Paris. Il invita plusieurs de ses amis, parisiens et gournaisiens le dimanche 8 février 1953. Parmi ces amis, il y avait Jean Gavrel, qui dirigeait avec son père une cidrerie à Ferrières en Bray.



**Palou, Malou, Antoine, Denise, Grand-Père et Mamie,
à la mairie de Ferrières en Bray**



cortège avec le Suisse



à l'église



**Denis et Martin Gavrel,
Jean-Marie Lagarde**

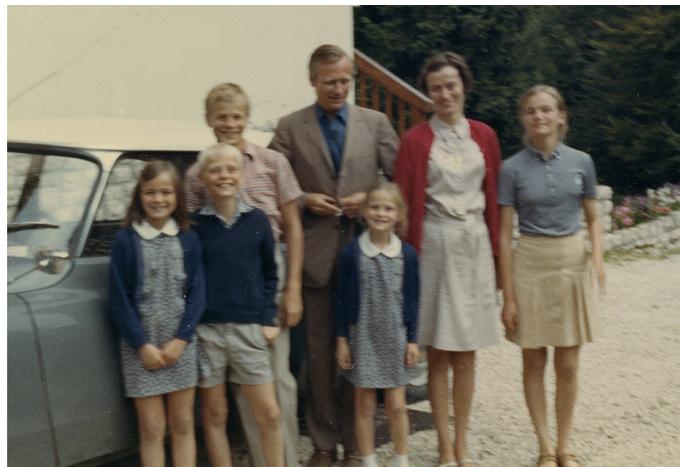
André lui avait proposé de venir avec sa jeune soeur, Denise, étudiante en médecine à Rouen. La première image que j'eus de Denise ce matin de février en forêt de Lyons fut celle d'une longue jeune fille élancée, aux cheveux courts, donc d'allure sportive, le visage aux grands yeux, à la fois réservé et souriant, mais dont la carnation était altérée par le froid.

C'est à cette période que s'affermait ma "vocation" lentement mûrie : je voulais être médecin de médecine générale dans un quartier populaire.

J'étais assez sportif, ayant joué au football en 1943 au CSF à Paris, lecteur assez assidu de "l'auto" et spectateur très occasionnel des réunions d'athlétisme au stade Jean Bouin, des courses de vélo sur piste au Parc des Princes ou au Vel d'Hiv, enfin du Tournoi des 5 nations au stade de Colombes, sans parler des matches internationaux de football. Plus tard, j'ai toujours cherché, malgré l'intensité de ma vie professionnelle à avoir des activités sportives :

je jouais au tennis, faisais du vélo, et l'hiver, consacrais huit jours -rarement quinze- à faire du ski avec les enfants.

J'étais préoccupé par les problèmes religieux; comme tout adolescent ou jeune adulte, assailli de doutes, j'ai remis fondamentalement en question la religion chrétienne dans laquelle j'avais été instruit et élevé, dans ma famille, à St François à Evreux, et à la Conférence Laënnec à Paris. Ma rencontre avec le Père Liégé, dominicain, aumônier national des Scouts de France, a été déterminante pour m'inciter à faire une démarche fondamentale : la découverte, la rencontre personnelle de Jésus-Christ. Cette remise en question et cette création se sont révélées essentielles pour donner un sens à ma vie et pour la mener d'une façon cohérente, sur les plans humain et spirituel, qui pour moi vont de pair.



Nathalie, Louis-Wandrille, François, Antoine, Marie, Denise et Valérie, en vacances en 1968



François, Valérie, Louis-Wandrille et Nathalie, été 1962



François, Valérie, Louis-Wandrille, Nathalie et Marie, été 1963



la caravane en Ecosse en 1970

1965-1967 Les courses en montagne

Chamonix-Zermatt en 1965 et 1966, et Saas-fee en 1967

ski de printemps avec le guide Marcel Burnet

1965 (24 au 30 avril) Chamonix-Verbier (tempête) arrêt du raid; train : Verbier-Zermatt

avec Francis Bulot, François Deveaud, Jacques Hubert, Antoine et Timy Lafarge... sans oublier Chouchou et Martine :

Montée du Tour au refuge Albert Ier, col du Tour, col des Ecandies, Champex, la cabane Montfort, col de Lascaux, col Momin.

1966 (30 avril au 5 mai) Chamonix-Zermatt, la Haute Route.

avec Francis Bulot, François Deveaud, Jacques Hubert, Timy Lafarge et François Mazas :

Argentière, Grands Montets, glacier d'Argentière, col du Chardonnet, glacier de Saleina, fenêtre de Saleina, cabane du Trient, col des Ecandies, Champex, Verbier, cabane Montfort, col de la Chaux, col de Momin, la Rosa Blanche, Pras Fleury, cabane des Dix (Chouchou et Martine), la Pigne d'Arolla, cabane des Vignettes, col de l'Evêque, col du Mont Brûlé, col de Valpelline, Furi, Zermatt.

1967 (30 avril au 5 mai) les 4000 de Saas-Fee

avec Francis Bulot, François Deveaud et Timy Lafarge : Saas-Fee refuge de Langfluh, l'Alphubel (4206 m), l'Allalinhorn (4027 m), le refuge Britannia, l'Allalin-pass (3564 m), Zermatt.



les "Frères Jacques"

Jacques Hubert, Antoine, François Deveaud, Francis Bulot



avant l'effort



et après l'effort

Mai 1968

Les Parents d'élèves

Revenons un instant sur mai 68, sur l'énorme révolution des esprits que provoquèrent les mouvements d'étudiants de cette période.

Tout a été dit, certes. Simplement puis-je apporter le témoignage d'un simple citoyen, entièrement consacré à sa vie professionnelle de médecin de quartier et à sa vie familiale et amicale. Je participais au syndicat des médecins, et Denise et moi nous étions inscrits à l'association des parents d'élèves du collège et du lycée, sans toutefois y avoir de responsabilités.

Nous pouvons dire que mai 1968 fit une irruption brutale dans nos vies. Ce fut un élément déterminant dans le décours de nos années suivantes.

Voici quelques moments contrastés de ce mois de folie.

Les nuits passées à écouter la radio relatant les violences au Boulevard St Michel à Paris, le drapeau noir des anarchistes flottant sur l'Hôtel de Ville du Havre, les bons d'essence distribués non pas à la mairie mais au siège de la CGT Boulevard de Strasbourg, les queues aux pompes à essence sans priorité pour les médecins; la grève générale, totale, ni courrier, ni transports publics, grève de tous les services publics sauf la police ; le ravitaillement n'était plus assuré par les transports ferroviaires ni par la route, les usines étaient fermées par des piquets de grève qui, par la force voire la violence physique, empêchaient de travailler ceux qui ne voulaient pas faire grève, la grève totale comme je n'en avais vu qu'une manifestation, à

Paris en Août 1944, à la Libération, la grève totale dont celle touchant, sans réelle raison, tous les établissements scolaires. Et tout cela par très beau temps, un merveilleux soleil de printemps qui atténuait certes l'inquiétude, l'angoisse assombrissant tous les visages.

Une dernière image me vient à l'esprit : un dimanche de mai, nous sommes allés à Gournay en Bray, à 100 km de Paris; alors que nous avons entendu toute la nuit à la radio violences, répressions, incendies de voitures, destructions de commerces parisiens, nous nous trouvions dans la paisible sérénité de la campagne brayonne. Les courses de chevaux s'y déroulèrent, pittoresques, comme à l'accoutumée. Contraste étonnant entre l'effervescence souvent irrationnelle d'un monde parisien, trop souvent hypertrophiée par les médias, et une vie plus adaptée à la réalité d'un humanisme plus concret mais sans doute plus respectable.

Dernier étonnement, le dimanche suivant, quand les esprits se furent un peu calmés, quand de Gaulle reprit autorité, et peut-être surtout quand l'essence redevint libre, les manifestations cessèrent et la vie reprit progressivement son cours normal.

Trente ans après, quel bilan peut-on tirer de ces turbulences?

On peut, je crois, y trouver deux sujets de réflexion, l'un, positif, l'autre, négatif.

Côté négatif, mai 1968 remet fondamentalement en question des valeurs essentielles de notre société, sous prétexte de donner un plus grand libre arbitre à chacun, voire une soi-disant plus grande liberté qui s'exprimait

souvent dans l'esprit des jeunes étudiants par le "fais ce que voudras", tellement irresponsable, ou bien encore par le fameux slogan "il est interdit d'interdire" dont nul n'a besoin de souligner le caractère à la fois démagogique et anarchiste : fondements de société rejetés, le mérite, la sélection, le travail, pourtant élément structurant de toute société et identification de toute personnalité; et les références à la religion, à la patrie, à la famille entre autres étaient tellement jugées ringardes qu'elles ridiculisaient ceux qui osaient les prononcer.

Trente ans après 68, nous commençons à peine à sortir, comme d'un épais brouillard, de cette impressionnante exclusion de valeurs qui ont été pourtant le fondement de tant de sociétés avancées depuis la création de la République d'Athènes. Quand on se remémore cette période où on assistait à un déferlement d'idées, de projets de plus ou moindre valeur, on reste frappé du peu d'écoute des interlocuteurs entre eux, d'un individualisme forcé : mai 68, expression sociale d'un autisme généralisé, ou à tout le moins tragédie dans le style Ionesco d'une "cantatrice chauve" à grande échelle.

Mais en contrepoint, mai 68 apporta une ouverture d'esprit, un rejet de conventions (d'ailleurs souvent remplacées par d'autres), un refus du pouvoir administratif et central, une plus grande liberté d'expression des médias, une remise en question des problèmes de l'Education, en un mot l'incitation fut donnée aux citoyens de participer davantage à la vie de la société : sur les plans politique, syndical ou associatif.

"Chienlit" d'une part comme le disait de Gaulle, "l'imagination au pouvoir" comme le proclamait un slogan de cette période.

Les deux approches avaient leur part de vérité.

Dans de telles situations, deux attitudes sont possibles : ou on fait le dos rond, on laisse passer la tornade et on poursuit son petit bonhomme de chemin en préservant ses acquis ou bien on juge la situation suffisamment grave pour décider de s'impliquer davantage dans son rôle de citoyen.

Avec l'appui de Denise, je pris cette décision : m'impliquer dans le mouvement des parents d'élèves de l'enseignement public, la P.E.E.P. Parce que les problèmes de l'éducation avaient été au cœur de cette révolution de mai 68. Parce que de toutes les questions, économiques, sociales ou éducatives, débattues alors, l'Education apparaissait comme le terrain privilégié de la participation des citoyens à un domaine dont ils étaient jusqu'alors exclus. Cette notion de participation, chère au Général de Gaulle, me confortait dans ma décision. Mais en mai 68, je ne pouvais savoir à quelles responsabilités nationales cet engagement me conduirait.

Quand je fais le bilan de cet engagement, je distingue plusieurs phases :

- une période surtout militante,
- une période de responsabilité régionale, de membre du Conseil d'Administration national mais aussi de formation sur l'immense domaine de l'Education en participant aux commissions nationales. Le point d'orgue

de ce travail fut le rapport sur "la vie scolaire" que je présentais au congrès d'Evian en séance plénière en 1974,

- enfin celle de Président national de la PEEP de 1974 à 1980.

La période militante

Durant ce mois de mai, l'inquiétude était profonde. Tous les matins, nous nous retrouvions 6-8 dans le bureau de Jean Gondouin, qui était alors président de l'Union Locale des parents d'élèves et étions sous la pression de parents et d'enseignants ne comprenant pas l'attitude trop passive des responsables. Fut alors décidé de monter une réunion au Petit Théâtre, je crois dans la dernière dizaine du mois de mai. Jean Gondouin devait diriger le débat et deux intervenants furent désignés dont moi.

Timide et très émotif, j'appréhendais au plus haut degré de m'exprimer en public. J'étais alors (j'avais tout de même 42 ans !) incapable de prendre la parole, debout, sans trembler, devant un groupe important. La salle était comble, tous les participants très remontés.

Le premier intervenant, très sûr de lui, comme à son habitude, subit voire provoqua des réactions plutôt violentes de la part d'une assistance peu indulgente.

Ce fut mon tour.

Je restais assis, mon texte écrit sous les yeux. Je m'en détachais assez facilement, parce que je l'avais préparé avec soin. Je parlais d'une voix calme et bien posée. Le silence d'écoute de l'assistance s'établit et bien que non

orateur, je fus écouté de bout en bout avec attention, sans interruption, pour bénéficier à la fin d'applaudissements assez chaleureux. Les thèmes de cette intervention étaient à la fois classiques et innovants : le refus de voir remettre en question certaines valeurs de notre démocratie, la conviction de la priorité éducative de la famille et l'engagement nécessaire des parents pour obtenir une véritable participation dans les établissements scolaires.

J'ai insisté sur cet épisode parce qu'il fut pour moi une révélation : j'étais capable de m'exprimer en public, mon message passait. Cela affermit ma décision de participer plus intensément à cette vie associative, malgré la densité de mon travail professionnel (10 à 12 heures par jour du lundi matin au samedi soir).

C'est en septembre que se tenaient à Lyon, au même moment, le congrès de la PEEP et l'AG de médecine de groupe. Elles étaient l'une et l'autre l'objet de mes préoccupations et éventuellement de mon engagement à la vie associative ou syndicale. Le congrès de la PEEP, réunissant 800 responsables, avec la participation d'Edgar Faure, brillant orateur, et les interventions d'hommes de la qualité de Jérôme Solal, secrétaire général de la PEEP, m'a beaucoup impressionné. C'était une ambiance très enthousiaste où les thèmes chers à la PEEP, ouverture de l'Ecole à la vie, participation des parents aux instances scolaires, faisaient l'objet de débats riches et intenses au sein des commissions de travail.

A mon retour au Havre, ma décision était prise : je m'investirais dans ce mouvement, dont les principes de laïcité ouverte, c'est-à-dire respectant les divers courants

de pensée, convenaient à ma philosophie d'humaniste chrétien.

Et ce fut le début d'une période militante qui s'exprima de deux façons : susciter la création d'associations PEEP dans les différents collèges, et participer à la réorganisation et au travail de l'Union locale présidée par Jean Gondouin.

Pendant le mois de septembre des années 69, 70, 71, 72, je passais la plus grande partie de mon temps libre à convaincre amis ou clients de s'engager pour défendre des valeurs que nous partagions. L'enthousiasme ne manquait pas. Au moment où furent instituées les élections de parents aux conseils d'administration des lycées et collèges, je me vois encore, le soir après mes consultations c'est-à-dire souvent à partir de 21 heures, parcourir à pied les rues des quartiers du Haut Graille, de Sanvic, de la Mare au Clerc pour arriver à établir des listes de candidats.

En 1970, je crois, Jean Gondouin fut élu Président Régional. Je fus élu Président de l'Union Locale du Havre et de sa région. Je réunissais tous les mois les présidents des différentes associations de lycées et de collèges; en créant des commissions de travail et en soutenant matériellement les plus jeunes associations. Nous adressions assez régulièrement des communiqués à la presse pour ces associations et une ou deux fois par an nous faisions une conférence de presse qui était convenablement reproduite et qui mettait en valeur les progrès de la PEEP.

Ce fut là une période de travail militant enthousiaste. Nous étions motivés par la conviction que se réaliserait une véritable participation des parents dans les établissements scolaires. Localement, au Havre et dans

l'arrondissement, les résultats de la PEEP aux élections scolaires grandirent et les adhésions se firent plus nombreuses. Cette conviction était étayée par la participation d'une douzaine d'entre nous aux congrès nationaux où le travail réalisé dans les commissions avait été le fruit de grandes réflexions. Les animateurs les plus brillants en étaient Christian Bérard, Jérôme Solal, Charles Quazza; Pierre Cazenave, qui furent relayés dans les années suivantes par André Buet et par Jacques Hui. Ces commissions établirent des bases qui me servirent efficacement lors de mes responsabilités ultérieures.

Telle fut, rapidement broyée, cette période qu'on peut qualifier de "militante" et de "formatrice".

La période régionale

Une deuxième période, de 1971 à 1974, me fit davantage participer aux sessions de formation animées par Charles Quazza et aux commissions nationales. En 1972, au Congrès de Vichy, on présenta ma candidature au Conseil d'Administration de la Fédération. Cela me permit pendant un an d'aborder les problèmes lourds de gestion d'un tel organisme et surtout, malheureusement, de prendre conscience des énormes difficultés internes dues à une gestion pour le moins discutable et à des luttes d'influence davantage motivées par des ambitions assez mesquines que par l'intérêt des élèves et des parents.

En mai 1973, au congrès d'Evian, je fus désigné pour exposer en séance terminale plénière un rapport que j'avais rédigé du 28 avril au 3 mai intitulé "Pour une réforme

globale et progressive de l'enseignement du second degré".
(*en faire un résumé*)

Au risque qu'on me reproche de porter un jugement trop élogieux, je vais m'arrêter quelques instants sur cet épisode parce qu'il fut pour moi le meilleur moment de ma vie de responsabilité à la PEEP. Dans les tensions qui animaient la PEEP, les jugements les plus superficiels et les plus péremptaires couraient sur ce rapport que la grande majorité de l'assistance (7 à 800 militants) ne connaissait pas. Ce rapport faisait fi des principes fondamentaux de la Fédération, il était "de gauche" et rejoignait les conceptions de la FCPE-Cornec, que sais-je encore...?

Quand je montai à la tribune, j'étais évidemment très ému et impressionné, mais j'étais animé par la conviction que mon rapport avait été inspiré par une longue préoccupation des problèmes éducatifs et qu'il bénéficiait de ma formation médicale et de mon observation quotidienne de la vie des enfants que je soignais. Je pris rapidement confiance et, sans être un orateur, ma force de conviction soutint l'attention de l'auditoire, qui m'interrompit souvent par des applaudissements. A la fin de l'exposé, je vis la salle debout applaudir pendant de longues minutes. Lors du débat qui suivit, la majorité des intervenants, même les conservateurs traditionnels, apportèrent un jugement positif et favorable.

De façon plus anecdotique, en sortant de la salle je me souviens d'avoir été abordé par un Inspecteur général de l'Education "Docteur, permettez-moi de vous dire que depuis le discours de Jean Zay (ministre de l'Education en

1947), c'est le meilleur discours que j'ai entendu". Comment ne pas rougir de confusion... Puis un autre assistant vint à moi en souriant et me fit ce compliment, le plus élogieux à mes yeux "Docteur, vos malades doivent être heureux de vous avoir choisi pour les soigner".

Ce fut ensuite la longue séance des interviews par les journalistes : presse écrite et presse audiovisuelle. Si le rapport avait retenu l'intérêt de la salle, celui des journalistes ne fut pas moindre. Ils avaient saisi, je crois, qu'à partir du travail de réflexion réalisé par la PEEP depuis 1968, s'élaboraient des propositions qui se différenciaient de celles de l'alliance SNES-SNI-PEGC-Cornec qui monopolisait par trop les débats de l'Education. Parler des élèves en priorité, sous l'étendard des rythmes scolaires, souligner les insuffisances humaines du recrutement et de la formation des enseignants, exiger une participation plus intelligente des parents, remettait en cause le bastion conservateur des syndicats majoritaires et de la principale Fédération de Parents d'Elèves. On apportait un éclairage concret aux longs débats qui s'étaient instaurés depuis 1968.

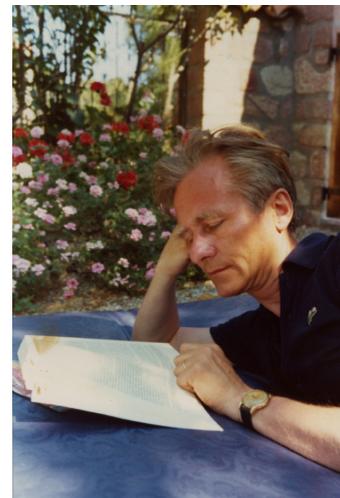
Si j'ai tant insisté sur ces instants, c'est aussi parce que j'en ai bénéficié par la suite, tant l'année suivante lors de mon élection comme Président national, qu'auprès des journalistes dont la majorité respectèrent mes propos dans les années suivantes.

La période nationale (*non relatée*)



4 générations de Lagarde

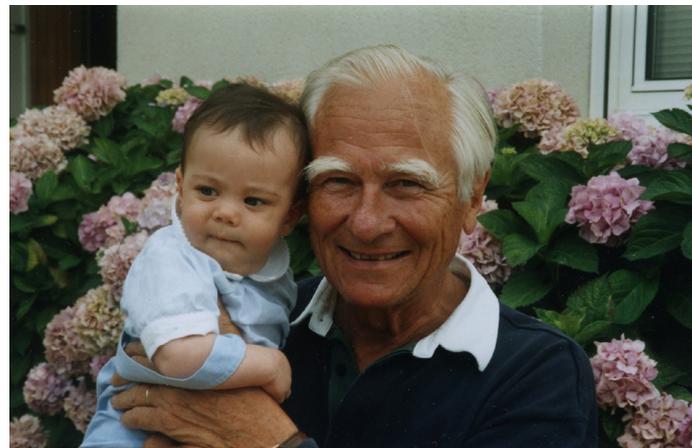
Louis (Palou), Antoine (Grand-Père ou GPA), François et Denis



1975, à St Raphaël



1979, Antoine avec Denis, le premier petit-enfant



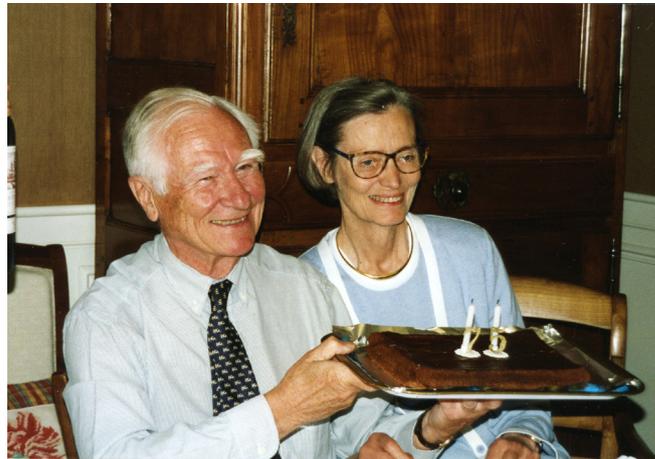
1995, avec Albert, le dix-neuvième petit-enfant



la Baleine à La Trinité sur Mer



à bord du Nawak



anniversaire de 75 ans, le 1^{er} octobre 2000

Mai 2001-Juin 2002

L'épreuve

Durant toute ma vie, sauf avatars, j'ai bénéficié d'une santé qui suscitait beaucoup d'envies. Je crois que durant toute ma vie professionnelle (novembre 1953 - 1er octobre 1990), je ne me suis arrêté que 15 jours pour raison de santé : 1 jour pour une angine et deux semaines en 1981 pour une opération de hernie discale.

En mai 2001, à 75 ans, on me découvre un cancer.

Les faits :

Fin 2000, je me sentais un peu plus fatigué et j'étais progressivement plus essoufflé au moindre effort. Début janvier 2001, le cardiologue ne jugeait pas qu'il y avait de cause cardiaque à cette dyspnée d'effort.

Mon erreur fut de m'arrêter à cette idée qu'il fallait savoir accepter les "misères de l'âge" et ne pas chercher d'autres causes à mes ennuis.

Début mai, la fatigue, l'essoufflement s'accroissant, Denise et les amis me trouvant "mauvaise mine". Je consultais François Cléron, mon ancien associé à qui j'avais demandé s'il voulait bien me suivre médicalement.

Le 14 mai l'examen clinique était normal. Il demanda une numération globulaire. J'avais une anémie importante (3.340.000 GR, et 7,4 g d'hémoglobine).

Le 16 mai, je consultais P-Y Clergue, gastro-entérologue. Fibroscopie, prélèvement, anapathologie : cancer de l'estomac, gastrectomie nécessaire.

Le 20 mai Cunci, chirurgien, me fixait la date de l'intervention : le 28 mai.

"Gastrectomie polaire inférieure, anastomose gastro-jéjunale : atteinte séreuse et plusieurs ganglions suspects. La résection emporte les 3/4 de l'estomac avec la totalité de la petite courbure".

Le 7 juin : compte-rendu anatomo pathologique : *"adénocarcinome de l'estomac qui infiltre la sous muqueuse et la musculuse pour s'étendre largement dans le tissu adipeux péri-gastrique. Il est observé de très nombreuses lymphangites carcinomateuses. 13 des 17 ganglions lymphatiques identifiés sont métastatiques aussi bien le long de la petite que de la grande courbure. Il existe fréquemment des ruptures de la capsule. A ce niveau les lymphangites carcinomateuses sont également nombreuses".*

En clinique des Ormeaux du 28 mai au 7 juin.

Très bon rétablissement postopératoire. Reprise appétit et sommeil. Amaigrissement de 9 kg en un mois.

Pronostic :

L'espérance de vie des patients ayant un cancer de l'estomac est comprise entre 5 et 70% à cinq ans selon l'étendue de la maladie. Elle est moindre s'il y a des métastases (qui existent dès la première consultation chez 30% des patients, dans le foie, les ganglions, le péritoine

ou les poumons), des ganglions envahis autour de la tumeur, décelés lors de l'analyse des lésions enlevées par le chirurgien, ou si le cancer s'étend à travers la paroi de l'estomac... (internet : K de l'estomac de A à Z)

Le 15 juin, 1ère consultation du Dr. Angel Moran, oncologue au Petit Colmoulins : examen clinique normal.

Protocole thérapeutique décidé : à partir du 25 juin chimiothérapie (2 cycles : Epirubicine, Cisplatine, 5FU), puis radiothérapie, 2 semaines de repos puis 2 nouveaux cycles du protocole chimiothérapique initial.

Le 20 juin, mise en place d'une chambre implantable.

Mes réactions :

En fait, l'annonce d'un cancer en mai, ne m'a pas trop affecté. J'avais confiance dans les médecins que j'avais choisis : François Cléron, P-Y Clergue, Cunci et Moran, et j'avais une réelle conviction que je pouvais guérir. J'étais en tout cas décidé à suivre les traitements quelles qu'en soient les difficultés. Je me sentais aussi merveilleusement entouré par tous les miens, Denise, les enfants, les frères et tous mes amis.

J'espérais évidemment qu'on s'en tiendrait au traitement chirurgical, de loin le plus important dans le traitement du cancer de l'estomac.

J'ai vraiment beaucoup apprécié la qualité des soins préopératoires et postopératoires que j'ai reçus. Je n'ai que très peu souffert grâce à une pompe à xylocaïne, qui anesthésiait la région abdominale opérée, par une

péridurale implantée dans la région cervicale. Je n'ai pas souffert de la faim ni de la soif alors que je suis resté près de huit jours sans rien absorber et j'ai beaucoup apprécié la qualité technique des gestes des infirmières lorsqu'elles m'ont renouvelé et enlevé les pansements et surtout quand elles ont retiré les drains.

Durant ce séjour en clinique, j'ai évidemment beaucoup réfléchi aux différents scénarios qui pouvaient se dérouler. J'ai aussi beaucoup prié, exprimant essentiellement à Dieu mes remerciements pour les merveilleux moments de bonheur reçus durant ma vie et pour demander simplement de savoir accepter toute évolution de ma maladie.

Sur un plan plus concret, j'ai beaucoup apprécié les sourires confiants de Denise qui m'apportait chaque jour quiétude et réconfort, la venue de François auprès de Denise les trois premiers jours de mon hospitalisation aussitôt suivie de celle de Louis-Wandrille qui prit l'avion de La Réunion pour nous soutenir Denise et moi pendant deux jours, et la présence à l'opération de Bernard Schwartz, mon associé médical pendant 32 ans. Quel bonheur de voir enfants, petits-enfants venir m'embrasser quand cela fut autorisé, puis des amis dont les Agne, sénégalais et les Arezki, français d'origine maghrébine, les uns et les autres chaleureux et attentifs.

Lors de tels moments, les réflexions se font intenses, un condensé des moments de sa vie fait irruption, des événements marquants surgissent à l'esprit, et puis on projette tous les scénarios possibles d'un avenir aléatoire : la guérison, les rechutes, la fin.

Lors de ces dix jours de clinique, j'ai maîtrisé les aspects douloureux de l'intervention, dans un certain sens ce fut assez facile et je fus étonné de n'avoir pas trop souffert, ceci, grâce aux moyens modernes assez étonnants. Non, bien au-delà d'une souffrance physique, mon esprit, mon intelligence et ma sensibilité furent intensément soucieux essentiellement pour Denise, mais aussi pour les enfants et les petits- enfants.

C'est dans ces moments assez cruciaux qu'apparaissent en flashes intenses les visages aimés ou les périodes fortes qui ont marqué une vie.

Surtout, pendant ces jours, le plus clair de ma réflexion fut consacré au sens que j'avais pu donner à ma vie et je me suis ardemment recueilli pour prier Dieu : Ce furent les prières les plus familières, le "notre père" et le "je vous salue, Marie" qui me venaient spontanément à l'esprit. J'appréciais la densité des mots simples appris dans la petite enfance et tant de fois répétés. Ces prières sous-tendaient des réflexions plus personnelles d'une intense relation avec Dieu. J'y exprimais à la fois ma reconnaissance du bonheur vécu et ma confiance malgré un avenir très incertain.

J'envisageais aussi une évolution plus défavorable : serais-je alors capable d'accepter une mort plus rapide que celle envisagée, ou plutôt espérée sur des critères essentiellement humains : on peut les résumer dans le très fort désir de voir se prolonger ce bonheur inestimable dont j'ai bénéficié durant ma vie. Bonheur assez exceptionnel de notre amour conjugal et familial, plaisirs d'un amour intense de la vie faits de ces moments de douceur ou d'intenses joies, les plus diverses : la guérison d'un

malade, l'enthousiasme déclenché par une performance sportive, la révélation d'un tableau de Claude Monet, l'émerveillement d'un concerto de Ravel, les joies savoureuses d'un repas à la fois gastronomique et convivial où la place des vins m'a toujours paru essentielle, la contemplation du firmament par une belle nuit d'été, l'émerveillement, qui se renouvelle chaque année, de la puissante éclosion de la nature à l'arrivée du printemps, le sourire d'un enfant, toujours émouvant parce que naturel, et enfin les joies ressenties lors de ces multiples contacts, souvent chaleureux, avec des hommes et des femmes de milieux très différents. Dans ma vie professionnelle, associative ou politique, ils me donnèrent une part importante de mon bonheur.

Dans cette réflexion sur le sens que j'ai cherché à donner à ma vie, ce qui me paraît essentiel, ce fut de toujours chercher à respecter mon interlocuteur, mon prochain. Ce concept vécu, c'est au Christ que je le dois.

Opéré le lundi 28 mai, je pouvais sortir de la clinique le mercredi 8 juin et je pouvais aller faire quelques pas sur la digue le samedi 11 juin. Le 12 juin, je suis allé communier.

Maintenant, si je résume les étapes de mes réactions devant ce cancer, mon premier sentiment fut de confiance.

Une première inquiétude apparut cependant quand Cunci le soir de l'intervention m'informa que la gastrectomie avait été plus importante que prévue et qu'on pourrait envisager un traitement complémentaire chimio et radiothérapique. Bernard Schwartz, présent lors de l'intervention, m'avait réconforté en me décrivant la

qualité chirurgicale de Cunci et sa minutie à rechercher les éléments ganglionnaires et lymphatiques qui avaient diffusé au-delà de la paroi gastrique.

Lors de mon départ de la clinique, Cunci me donna rendez-vous pour me remettre le compte-rendu du résultat d'anatomopathologie, qu'il connaissait mais dont il voulait me parler....

La lecture de ce résultat fut une des deux étapes critiques que j'ai eues à franchir.

"adénocarcinome de l'estomac ..."

Le pronostic était évidemment très réservé et ce constat nécessitait un traitement chimiothérapique et radiothérapique assez lourd à supporter, qui me serait précisé par le docteur Moran, oncologue, que j'avais choisi avec les conseils de François, de Clergue et de Cléron. Beaucoup de parents et amis se sont étonnés que je n'ai pas consulté de spécialistes de cancérologie à Paris, Rouen ou Caen. Les qualités de Moran sont reconnues et nous sommes maintenant dans des organisations de travail médical où les décisions diagnostiques et thérapeutiques sont prises en équipe : médecin, chirurgien, spécialiste, radiothérapeute et oncologue. Les oncologues sont en relation étroite avec les grands centres parisiens, type Becquerel ou Gustave Roussy et les derniers protocoles de traitement expérimentés et évalués sont connus internationalement.

Dans la salle d'attente, j'ai eu une réflexion assez étonnante. M'est venu en mémoire Buchenwald ou Dachau, les camps nazis d'extermination des juifs et des résistants. Cette pensée paraissait inadaptée tant les

circonstances en étaient évidemment différentes : que pouvait-il y avoir de commun entre un malade venant chercher un traitement et des hommes ou des femmes allant vers un au-delà méconnu ? Je ne pense pas que ce rapprochement était dû à l'inquiétude d'une échéance rapide, non, mais j'avais l'idée que mon destin, lui, était programmé comme celui de ces déportés qui montaient dans un train sans en connaître la destination, qui rentraient dans ces camps et cherchaient désespérément à survivre sous les coups, dans le froid et la faim. Et le destin était là qui permit à certains de survivre mais entraîna la majorité d'entre eux dans les chambres à gaz. En un mot je rentrais comme eux dans une fatalité difficilement prévisible.

Je rencontrais donc le docteur Moran pour la première fois à la clinique du Petit Colmoulin, grande structure hospitalière libérale située à Harfleur dans un grand parc.

Ce premier contact m'inspira confiance par le soin qu'il mit à m'interroger, à m'examiner, à m'expliquer l'approche qu'il faisait de mon cancer, en particulier du pronostic assez réservé qui justifiait la mise en place d'un traitement chimiothérapique et radiothérapique. Ce protocole serait lourd à supporter mais il constituait le traitement le plus efficace dont on disposait. Il jugea que j'étais conscient des problèmes posés et que j'acceptais ses propositions.

Les explications claires et franches de Cunci et de Moran n'ont pas altéré mon moral : j'avais, je l'ai dit, confiance : en "ma bonne nature "(sic), dans la qualité de l'intervention, dans les traitements complémentaires dont j'appréhendais cependant les inconvénients.

L'espoir restait donc entier.

Je pouvais aussi compter sur les merveilleuses qualités d'attention et d'affection surtout de Denise, de la famille, enfin sur les marques chaleureuses d'un réseau d'amis.

Et de ce côté affectif, je reçus au centuple ce que je pouvais envisager.

La patience, les sourires, les multiples attentions dont je fus entouré par Denise dans le quotidien de cette période furent conformes à sa riche nature, modeste et dévouée.

Les autres manifestations dépassèrent toute prévision. J'espérais certes des visites ou téléphones d'amis pendant les trois ou quatre semaines qui suivirent l'intervention. En réalité de fin mai à fin novembre 2001, il n'y eut pas un jour où je ne reçus lettre, visite, téléphone ou email. Dépassant aussi mes prévisions, je reçus deux longues lettres anonymes m'assurant de prières sous le couvert de la Vierge Marie. Cela pourrait prêter à sourire mais exprime des attentions discrètes et cependant chaleureuses à mon égard.

Je suis véritablement émerveillé de tous ces témoignages, et je ne crois pas avoir su exprimer aux uns et aux autres mes remerciements avec la qualité requise. Ils ont été pour moi un profond réconfort.

Jacques et Jeanne Hubert ainsi que Marie-Claude Lanos ont apporté un soutien sans faille.

Parmi les visiteurs les plus assidus; rappelons Paul Blondet, Timy et Titane Lafarge, Raymond Lanos, Michel Mayeur, Bernard et Anne-Marie Schwartz, Rabah Arezki... et bien d'autres.

22 juin 2001 - 21 novembre 2001

2ème étape - Les Traitements complémentaires de la chirurgie

2 cycles : Epirubicine, Cisplatine, 5FU, puis radiothérapie, 2 semaines de repos puis 2 nouveaux cycles du protocole chimiothérapique initial.

Trois parties :

- 1) chimiothérapie : 2 cycles : Epirubicine, Cisplatine, 5FU, 22 juin à début août
- 2) radiothérapie : 6 août au 15 septembre
- 3) chimiothérapie : 2 cycles : Epirubicine, Cisplatine, 5FU

Mes réactions et mon comportement

Ce fut évidemment une période lourde à supporter : on m'en avait informé.

J'avais été prévenu des inconvénients qui m'attendaient sous chimiothérapie: l'amaigrissement, la fatigue physique et morale, les problèmes digestifs : nausées, vomissements, sans parler d'une éventuelle chute des cheveux et des poils.

En réalité, j'ai plutôt convenablement supporté ces agressions.

Pendant les perfusions de chimio, grâce à la pose d'un chapeau réfrigéré, je n'eus pas de chute de cheveux : le charme du septuagénaire resta entier... Et, Dieu merci, je n'eus pas droit aux regards de pitié qui m'indisposent tant!

J'ai continué à maigrir, je pesais 65 kg 500 le 21 juin, et le 21 novembre seulement 59 kg 700.

Les résultats biologiques prouvaient le maintien de la guérison de l'anémie; les seules altérations du laboratoire se manifestaient au niveau des cellules hépatiques abîmées par la chimio et la radiothérapie.

J'eus des nausées de plus en plus fréquentes et des vomissements relativement peu nombreux qui furent maîtrisés par la prise de Primpéran.

J'ai ressenti une fatigue qui s'est progressivement accentuée au décours des séances de perfusion et longuement après celles de radiothérapie.

J'ai plutôt été gêné par des troubles sensitifs : une légère baisse de la vision, une légère diminution auditive, des troubles de l'odorat, une réduction de la sensibilité des doigts, et surtout, ô lourde pénitence, une altération sévère de la sensibilité du goût, en particulier pour le vin : oui, à moi, fils et petit-fils de Bordelais !!!

J'ai pu continuer à avoir, bien que réduite, une activité associative et j'ai pu me déplacer pour toutes les séances de chimio ou de radio sans avoir recours à un taxi ou à une ambulance.

J'ai gardé une curiosité intellectuelle de lecture et de cinéma.

Nous avons pu aller une ou deux fois en Bretagne, à La Baleine, conduits la première fois par Louis et Nicole et ramenés par Jean-Paul Binard, (Denise étant H.S.) ensuite la conduite automobile de ces 430 km fut assumée sans difficulté.

Ce maintien relatif de bonne forme a été soutenu par l'espoir que je caressais d'une guérison possible.

Le 19 novembre 2001, le traitement était enfin terminé. Dans l'état nauséux et de fatigue que j'éprouvais après la dernière séance de chimiothérapie, je ne me sentais vraiment pas le courage d'entendre dire qu'il faudrait prolonger ce traitement. Mais s'il le fallait, j'étais décidé à l'accepter car je voulais guérir à tout prix.

Le 21 novembre fut la journée remplie d'espoir. Tous les résultats du bilan de fin de traitement étaient réunis.

Echo, scanner, biologie, l'examen clinique : tout était satisfaisant.

La joie de Denise et de François qui m'accompagnèrent chez le Dr. Moran ce jour-là fut, à proprement parler, explosive. Ils avaient à l'esprit cette inquiétude permanente qui les taraudait depuis le pronostic très réservé du départ. Et la réponse bénéfique était là, porteuse d'une espérance folle mais réelle. Ils s'étonnèrent même de me voir si calme. Je crois que depuis le diagnostic de cancer porté en mai dernier, je me suis fait une conduite d'accepter avec calme les événements, qu'ils soient difficiles ou joyeux. Mon destin est tracé. Je ferais ce qu'on me dirait de faire, le plus sereinement possible. Je me remettai entièrement entre les mains de Celui qui m'a donné la vie. Il m'importait surtout de supporter les épreuves sans perturber mon entourage dont l'attention quotidienne m'émerveillait et m'attendrissait.

De fin novembre 2001 à juin 2002, j'ai vécu une période où l'espoir de guérison atténuait les inconforts du quotidien : gênes digestives, inappétence, troubles du goût, léger amaigrissement. J'avais repris mes activités à "l'Alliance", au Bois de Bléville. J'étais assez dynamique et heureux de pouvoir encore rendre service en particulier

à Thierry Besançon, qui avait été élu Président de "l'Alliance" et restructurait de façon assez remarquable l'activité de cette Régie de Quartier que j'avais créée en 1996.

Les bilans de surveillance réalisés en février et en mai confirmaient cet état clinique satisfaisant. Les projets germaient dans notre esprit, voire se réalisaient. Denise et moi avons acheté en janvier un appartement qui la séduisait beaucoup et que nous envisagions d'aller habiter dans quatre ans.

27 décembre 2001 - 5 janvier 2002

Voyage à La Réunion

Déjà, fin décembre, je fis ce merveilleux voyage à l'île de La Réunion avec Quentin et Maxence, les parrains d'Anaïs et de Bérénice, les deux adorables jumelles de Louis-Wandrille et d'Annie. Nous fûmes accueillis avec toutes les qualités de coeur et de disponibilité qui font partie de la personnalité de Louis et d'Annie, qualités qu'ils savent si bien communiquer à leurs enfants. Perrine apprécia la compagnie de ses grands cousins. Ils gardent tous les trois un très beau souvenir de cette longue balade de trois jours dans les cirques de Silao et de Mafatte, je crois. Et cela malgré un temps assez caractéristique de la saison d'été avec de fortes pluies tropicales qui duraient parfois trois à cinq heures, faisant ensuite découvrir sous un soleil ardent les chaleureuses couleurs d'une végétation d'arbres et de fleurs tout à fait somptueuse. Pays d'une très grande originalité. Il existe un contraste entre l'authenticité

de cette nature sauvage et séduisante de l'intérieur de l'île et une certaine déception ressentie devant l'aspect artificiel des plages. Oui, le relief accentué des cirques incite davantage les esprits à la découverte et à la contemplation.

Ce voyage rentre encore dans le cadre de ces projets "fous" inenvisageables pour un esprit raisonnable et qu'on réalise pourtant. Ce fut pour moi un bonheur très appréciable de contempler la joie de tous ces petits-enfants dont les rires fous et moins fous affermissaient dans mon esprit ce fol espoir de guérison.

11 janvier 2002

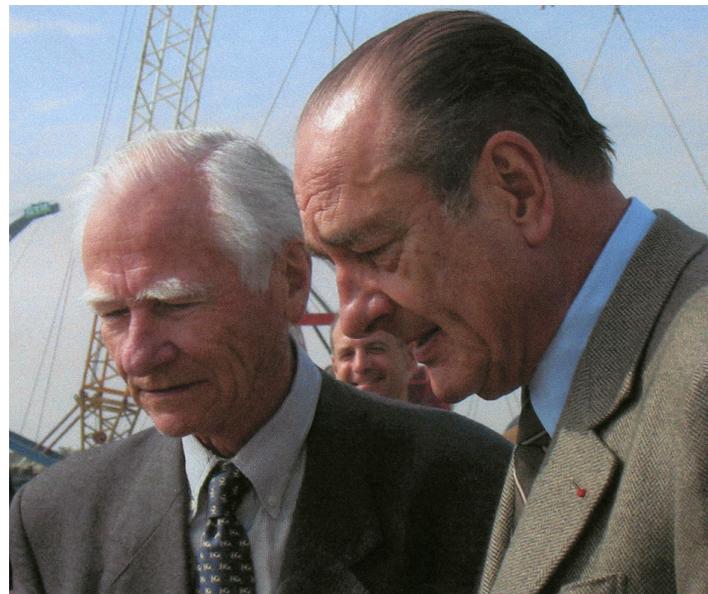
Achat appartement rue du Général de Gaulle à Sainte-Adresse pour Denise.

Voici la réalisation d'un désir de Denise : un appartement au centre des activités que nous avons dans cette ville, moins astreignant qu'une maison, permettant ainsi d'envisager plus tranquillement les inconvénients de la vieillesse. Un appartement vaste, environ 200 m², avec de grandes pièces permettant de recevoir tous les enfants lors de nos fêtes familiales (noël), dont l'environnement est beau et serein : espaces verts, église, Notre-Dame des flots. Mon choix pour un tel achat était orienté vers un appartement avec vue sur mer. Bien que je sois très attaché à notre maison de la rue Marie Talbot dans laquelle j'aimerais bien finir mes jours, je suis très heureux de faire plaisir à Denise qui était très séduite par cette acquisition. Voici une décision prise dans des circonstances aléatoires puisque le compromis a été signé alors que j'étais soumis

au lourd traitement de mon cancer de l'estomac. Durant cette période, j'ai toujours pensé qu'il fallait savoir vivre au jour le jour en ayant toujours des projets. Que Dieu me prête vie...

Donc fin mai tout allait bien. Nous envisagions de passer nos vacances en Bretagne, à La Trinité sur Mer, dans notre maison familiale "La Baleine Bleue", d'y retrouver les enfants, les petits-enfants. Nous partirions avec eux en "Nawak", mon Zodiac de 6 m, armé de son moteur de 110 CV et pouvant transporter 10-11 personnes, aux îles d'Houat, la plus séduisante, d'Hoedic ou de Belle-Ile ou bien encore de retrouver François et Catherine dans leur très jolie maison, le Pachacamac, dans le golfe du Morbihan. Dans cette "maison du Bon Dieu" ouverte pendant deux mois à tous, amis, famille ; nous ferions connaissance avec des personnalités très diverses, marque de l'ouverture d'esprit de François et de Catherine. En un mot, l'avenir immédiat se présentait sous d'agréables auspices.

Et projetant nos esprits dans un avenir un peu plus lointain mais cependant encore proche, nous nous disions que 2003 serait l'année de nos noces d'or, cinquante années d'un bonheur humain si merveilleux qu'à certains moments, pensant à la vie éternelle à laquelle je crois après la mort, je me disais que je signerais volontiers un bail renouvelable sur notre "chienne de terre". C'est par ce genre de réflexion, que je me rends compte que mon attachement à la vie est vraiment très éloigné de mes aspirations religieuses et mystiques.... Mais en réalité, je ne crois pas qu'il y ait un tel décalage. Voici le sujet d'une longue discussion à venir !



**mai 2002, lancement de Port 2000,
avec le Président de la République, Jacques Chirac**

Noces d'or, donc fête, grande fête familiale et amicale. Immense bonheur à partager avec tous ceux qu'on aime, folle envie de crier, de proclamer, de chanter que si le mariage est un folle aventure remplie d'aléas, d'incertitudes, de crises parfois douloureuses, au-delà de toutes les difficultés, il y a d'insondables moments de bonheur entretenus par un fil rouge qui conduit toute la vie et qui est l'amour.

Quels sont alors nos projets ?

Eh bien, en 2003, nous ferions un voyage en Egypte. Objection, sir ! Denise n'aime pas les voyages en avion. Ah oui, c'est vrai comment ai-je pu oublier son vilain petit défaut... Qu'à cela ne tienne, nous irons en Andalousie, somptueuse région où la culture des 12 derniers siècles, les paysages variés et accidentés, les villes aux monuments très originaux comme Grenade, Cordoue, Séville, Ecija, Ronda, entremêlent leurs richesses dans une harmonie qui frappe tout esprit curieux. Nous reviennent en mémoire ces découvertes faites lors d'un voyage avec Jean-Louis et Anne-Marie en mai 1955, et ces lectures captivantes sur cette période de gouvernements arabes où s'établit une "coexistence pacifique" entre juifs, chrétiens et musulmans, qui fut une période de prospérité, et qui bénéficia de la présence et de l'influence du grand savant et philosophe, Averroès, qui sut ouvrir la réflexion de ses contemporains arabes aux sources d'Aristote. Comme le fera d'ailleurs, un siècle plus tard, St Thomas d'Aquin, en introduisant le rationalisme d'Aristote dans l'enseignement et la recherche théologiques de l'Eglise catholique. Bon !

Ce ne sera pas une mince affaire de mettre sur pied une telle randonnée pour les cinq couples d'enfants et les dix-huit petits enfants. Denise et son sens de l'organisation, son attention à respecter les goûts de chacun, sera la précieuse cheville ouvrière : originale et efficace. Seule période envisageable pour que tous puissent se libérer : les vacances de la Toussaint. Allons, tout ira bien. Bonne idée, il n'y a plus qu'à mettre en valeur le projet pour vaincre les réticences, il n'y aura plus qu'à greffer le zeste de folie pour faire de ce voyage une véritable fête. Pour ce dernier

point, pas de souci : la fraîcheur et la joie de vivre sont le lot de quelques-uns, et ils savent les faire partager.

Juin 2002

3ème étape : la rechute du cancer

Tel était notre état d'esprit en mai 2002.

Quand, brusquement, le 23 juin, je ressentis d'assez violentes douleurs au niveau de la région vésiculaire. Transport en clinique du Petit Colmoulins où en 2-3 heures, je fus soulagé. Nouveau bilan, et là, la catastrophe : je faisais une rechute de mon cancer et on craignait un ictère par rétention. Ce fut pendant 15 jours la période la plus douloureuse de ma maladie, avec vomissements quotidiens, amaigrissement et une fatigue intense. Les perfusions alimentaires, la cortisone me permirent de retrouver un certain tonus. Je rentrai à la maison où s'affermi ma convalescence.

La consultation du Docteur Moran, le 10 juillet, fut une des deux premières étapes critiques que j'ai eues à franchir; la première ayant été la prise de connaissance du résultat anatomopathologique après l'intervention que Cunci me communiqua en juin 2001.

Mais si en juin 2001, l'espoir restait de mise, cette fois-ci le verdict tomba comme un couperet, brisant cette lueur de confiance qui nous animait tous jusqu'alors.

- "Oui, c'est une rechute"
- "Quel traitement envisagez-vous ?"

- "Vous avez reçu en 2001 le protocole le plus efficace dans ce type de cancer au stade où il a été pris. Il faut maintenant aborder votre maladie dans une optique complètement différente. Nous n'avons plus de moyens pour combattre ce cancer. Nous pouvons et devons vous apporter un confort de vie pendant une durée dont on ne peut évaluer l'échéance !"

Un dialogue simple, direct, en présence de Denise et de François. Sur le chemin du retour, nous étions tous les trois à la fois impressionnés, sidérés : non, il n'y a plus rien à espérer.

Ce ne fut pourtant pas le désespoir qui m'envahit. Depuis un an, j'avais envisagé toutes les issues dont celle qui venait de nous être révélée. Les sentiments que je ressentis avec acuité furent une peine très profonde pour Denise, que je voyais bouleversée à mes côtés. Je ressentis aussi un sentiment d'une frustration intense : je ne vivrais pas toutes les années de bonheur que nous envisagions de passer ensemble. Avec cette sérénité acquise avec l'âge. Je ne verrais pas non plus ce qui faisait une étape essentielle dans notre vision de la famille : nos petits-enfants créant leur famille, assurant ainsi la lignée. C'eut été une de mes plus grandes joies de voir s'édifier ces cellules qui, par la diversité des caractères, font la richesse de notre descendance et de la société.

Le 4 novembre 2002

...Je reprends ce journal après quatre mois d'interruption, nous sommes le 4 novembre 2002.

Quand des difficultés importantes surgissent dans une vie, il y a je crois deux façons de les aborder. En réfléchissant à ce type de situations extrêmes, je pense à mon cancer mais aussi et surtout à la mort accidentelle d'Albert. Ou bien, tout est irrémédiable. Le drame absolu est là qui entraîne très spontanément la révolte. Mais ce sentiment humain, infiniment compréhensible, ne mène finalement à rien, sinon à la tristesse et à la dépression. Ou bien, on accepte qu'il y ait des données qui nous dépassent, qui sortent de tout un édifice de bonheur qu'on avait si difficilement mis en place et qu'il convient sinon de comprendre au moins d'accepter. Il faut pour cela garder au coeur et en mémoire les moments très heureux passés ensemble. Albert devint pour moi une petite référence de bonheur et ma conception chrétienne d'une vie éternelle m'aida à dépasser mes sentiments initiaux de révolte et d'intense tristesse.

Quant à mon cancer, certes, le pronostic était tombé, abrupt. En réalité, je n'étais pas précisément conscient ni de la durée de survie, ni des complications que j'aurais à supporter.

A partir du début juillet 2002, commença alors une longue (!!!) période où alternèrent des phases de plus en plus courtes d'assez bon état général avec des périodes de plus en plus longues de dégradation digestive (manque d'appétit de plus en plus important, nausées et vomissements), de dégradation physique (réduction de la masse musculaire, amaigrissement continu) et d'une fatigue surtout corporelle mais aussi intellectuelle. Et cela malgré un traitement cortisonique et des perfusions nocturnes par voie veineuse d'alimentation parentérale. Je

n'ai jusqu'alors pas eu de douleurs trop difficiles à supporter. Non, ma souffrance est plutôt psychologique : celle de voir se dégrader irrémédiablement et mon corps, et ma résistance physique et intellectuelle.



20 novembre 2002, Louis repart à La Réunion

Et pourtant, je suis toujours merveilleusement entouré : par Denise, adorablement attentive et qui supporte avec sérénité mes sautes d'humeur, tellement inadaptées et dont la seule excuse me paraît être cette fatigue intense que j'endure si mal. Et puis, il y a ces visites presque quotidiennes de Valérie, de Nathalie, des petits-enfants qui habitent Le Havre. François vient souvent, 3 jours tous les 15 jours, ce qui aide beaucoup Denise. Et puis, il y a les coups de téléphone des frères, de Louis-Wandrille et de Marie, les e-mails des petits-enfants. Et puis, il y a des

visites d'amis, presque tous les jours, dont celles de Jacques Hubert et de Marie-Claude Lanos dont la présence est d'un précieux soutien. Non, je vous assure, mon carnet de bal est vraiment bien rempli.



avec Valérie le 24 novembre 2002

Quand mon esprit arrive à se dégager de la torpeur qui m'envahit parfois, j'arrive à élever mes pensées vers Celui qui a conduit ma vie. Mais je passe par une période où mon élan spirituel est altéré par cette dégradation physique. C'est très difficile de faire abstraction des contingences du corps pour se tourner librement vers Dieu.

Jusqu'alors, mes prières n'ont été qu'exceptionnellement des prières de "demande" pour moi-même, elles furent plutôt des prières d'admiration, de soumission. Ces jours-ci, je prie motivé par deux inspirations : mes souhaits et, toujours, mon adoration profonde pour le Créateur du monde. Mes souhaits sont simples. Oui, je suis toujours profondément attaché à la vie et j'aimerais pouvoir endurer dignement cette épreuve que je supporte de plus en plus difficilement. Et puis, je cherche à dépasser ces préoccupations en priant avec ferveur pour tous ceux que j'aime et qui m'entourent et pour cette multitude d'hommes et de femmes qui à travers le monde doivent affronter des épreuves souvent insupportables. Enfin, je rends hommage au Dieu tout-puissant et je relis de temps à autre cette "prière de fin de vie" que j'ai écrite le 10 juillet 2002 :

Prière de fin de vie

Je te remercie, mon Dieu, pour tout ce que tu as créé sur terre et dans le firmament.

Je te remercie infiniment pour ce souffle de vie que tu m'as donné, que tu as transmis à tous ceux que j'aime et à tous ceux que j'ai rencontrés.

Je te remercie, mon Dieu, de m'avoir fait découvrir et aimer Jésus-Christ. Tous les jours de ma vie, il a été mon Dieu, mais aussi mon compagnon de route, mon maître à penser, mon conseiller, mon frère.

C'est lui qui a inspiré et soutenu tous mes engagements de mari et de père de famille, de médecin, et mes responsabilités associatives et politiques.

Il m'a révélé l'existence de Dieu, et le respect de tout homme.

Il m'a éveillé au merveilleux commandement d'amour des autres qui a transformé le sens que, jeune adulte, je cherchais à donner à ma vie.

Devant la valeur d'un tel message, je regrette profondément mes défaillances qui ont altéré mon témoignage, tous ces manques à l'égard des plus démunis, qu'ils le soient sur les plans matériel ou spirituel ou affectif.

Mon Dieu, protège tous ceux que j'aime : Denise, ma femme, âme de notre foyer, pierre d'angle de notre maison, nos enfants et tous nos petits-enfants dont Albert toujours présent dans notre cœur. Ils ont été les uns et les autres la première raison de notre vie. Ils sont, chacun dans sa personnalité, la meilleure expression du bonheur que nous avons cherché à édifier sous ton inspiration.

A chacun d'entre eux, donne, mon Dieu, l'immense joie de rencontrer Jésus-Christ, de l'aimer, de comprendre son message et de le vivre.

Mon Dieu, voici le moment de quitter tout ce bonheur. Cette vie que j'ai tant aimée, oui, passionnément, dans sa diversité. Je suis prêt.

Je te remercie infiniment pour tout : pour la magnificence de ta création et pour cet éclat de ta vie qui illumine chaque homme que j'ai rencontré.

Je suis suivi avec beaucoup d'attention et de compétence par Moran, F. Cléron et Christophe Gentil, mon gendre, qui cherchent à équilibrer au mieux mon traitement essentiellement cortisonique. Mais malgré tous ces efforts, je me dégrade de façon très pénible et je sens mes forces décliner à un rythme trop rapide à mes yeux. L'inconfort est réel et très difficile à supporter.

Il convient aussi de souligner les qualités humaines et professionnelles des infirmières qui, tous les jours m'ont apporté beaucoup de réconfort : Mlle Vatinel, Mmes Srobeck, Pernel et Céline Bourgeois, merveilleuse de précision et d'efficacité.

Je vais arrêter ce petit journal qui a cherché à mettre en évidence les étapes d'espérance et de déception qui ont émaillé la fin de ma vie, espérant toujours qu'un temps de latence un peu prolongé me permettra de voir notre si belle fête familiale de Noël.

Et que la volonté de Dieu soit faite.

Antoine est mort dans sa chambre, rue Marie Talbot, au matin du 3 décembre 2002.



édition du vendredi 6 décembre 2002

Conseils aux petits-enfants

1 Soyez curieux : la curiosité est le tremplin de votre intelligence.

2 Soyez à l'aise avec tous vos interlocuteurs quelle que soit leur situation ("ne vous comparez à personne : vous risqueriez d'être vains ou vaniteux").

3 Soyez désintéressés : c'est une source de richesse.

4 Détestez la mesquinerie: elle est source de médiocrité. Evitez les gens mesquins : ce sont des médiocres.

5 Soyez généreux, cela vous sera rendu au centuple, non seulement au ciel mais déjà sur terre.

6 Priez Dieu avec constance et régularité. Il éclaire notre intelligence et notre coeur de façon souvent inattendue. Croire en lui démontre la relativité des événements et de la place de l'homme dans l'univers.

7 Méfiez-vous des flatteurs.

8 Aimez les gens authentiques, qui vivent ce qu'ils disent. Même en désaccord avec eux vous pouvez leur faire confiance.

9 Faites de l'argent un moyen, n'y soyez jamais asservi. vous serez jugés non sur ce que vous gagnerez mais sur la façon dont vous saurez vous en servir; en privilégiant toujours la part à donner au quart-monde et au tiers-monde.



la maison familiale, 15 rue Marie Talbot à Sainte Adresse